Ne ratez pas les NOITES DO BRASIl au Divan du monde
(75, rue des Martyrs, M° Pigalle ✆ 42 92 77 66)
Le 23 mars : soirée-concert avec Ana Guanabara.
Le 13 avril : soirée-concert avec Regina Célia.
Entrée : 80F seulement (prévente FNAC et Virgin).
Rens. auprès de Luís au 48 36 15 60.

Au début du XVI[e] siècle, pirates dieppois et marins normands, en quête de bois de braise, avaient pris l'habitude de débarquer sur les rivages du Brésil de jeunes Français. Ces *maïrs* ou *maira*, comme les appelaient les Tupis, devaient leur servir d'interprètes pour leurs prochaines escales. Les relations maritimes étant, à l'époque, quelque peu précaires, ces jeunes à la barbe rousse ne tardaient pas à s'ensauvager, notamment au contact des Amérindiennes au corps dénudé...

ABONNEMENT : 50 F

Libellez votre chèque à l'ordre de:
Maira
4, sentier des Joncs 94230 Cachan
tél. : 46 65 19 83

DOSSIER : UM BRASIL INTERNACIONAL

MAÍRA

Bimestriel brésilianiste de l'association de capoeira éponyme

• Géopolitique **10** • Angola-Brésil : histoire d'une complémentarité **12** • Natal 1942 : une petite Amérique au cœur du Nordeste **17** • Etats-Unis-Brésil, des amis de cinquante ans **21**

• Banque mondiale et éducation : spéculation sur la misère **23** • Le Brésil déborde de ses frontières **26** • Nègres marrons dans l'enfer vert **28** • Maîtres queux nordestins pour cuisine française **29** • Une nouvelle race de touristes **30** • Jean Genet à Bahia : drôle d'adaptation **32** • Zumbi in the UK **35** • L'Eglise universelle du royaume de Dieu débarque en France **38** • Rio est plus proche de la Savoie que du Piauí **39**

Pages centrales — Stérilisation forcée des femmes noires : l'Etat brésilien sur les traces de Mengele • Loi rétroactive : Fernando Henrique cautionne le génocide des Indiens

• Brésil virtuel **4** • Après les Kaiapó, Dutilleux chez les Papous **5** • Vargas, l'idéologie travailliste et la *literatura de cordel* **6** • *Zumbi traído* **9** • Revue de presse : abandon du Proálcool, Michael Jackson subiu o morro, gens sans terres, *desaparecidos* clandestins, Wal Mart écrase les prix, bordel à Rio, les derniers des Avas-Canoeiros **42** A la découverte de la loutre d'Amazonie **46** **E tem muito mais...**

8 F janv.-fév. 1995 ISSN : 1151-0447 n° 39

Maíra
Bimestriel de l'association
de capoeira éponyme

Directeur de la publication : Bruno Bachmann
Comité de rédac :Bruno Bachmann, Yvo Carail, Pierre Larribe, Bruno Meyer, Ugo Milhô, Leon Montenegro,Herbie Tchnoy, Janine Vidal, Serge Voline.
Responsable business : Bruno Richer.
Maquéquette : Eugène Tomaselli.
Illustrations : Pierre Larribe, Alex Zéma, B.B.

ISSN : 1151—0447
☎ 46 65 19 83

Vous êtes chercheur, étudiant, passionné du Brésil... Enfin, bref, vous avez quelque chose d'intéressant à écrire sur ce pays. Les colonnes de *Maíra* vous sont depuis toujours ouvertes. Faites-en profiter les lecteurs du bimestriel de choc. A vos plumes !

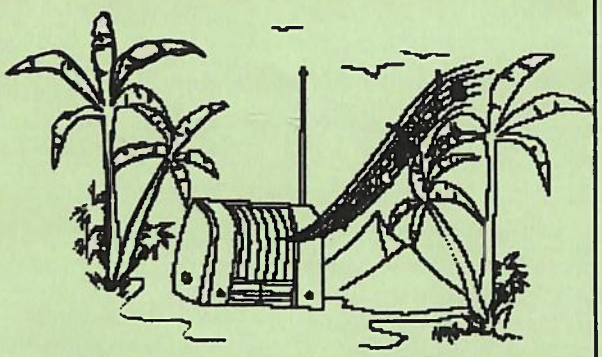
Dépôt légal : janvier-février 1996
Imprimé par nos soins au
15, rue de Suez 75018 Paris.

DECALAGE HORAIRE

La seule émission de musique brésilienne. Tous les dimanches entre midi et 14h, retrouvez Paul et Yvon, *as vozes do Brasil na França!!!*

FRÉQUENCE PARIS PLURIELLE

106,3 Mhz



MAÍRA est en vente à

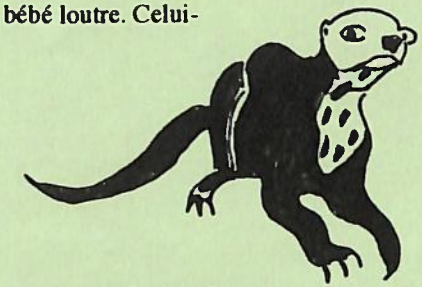
- la Librairie lusophone 22, rue du Sommerard (en face de la Sorbonne), Paris V^e ☎ 46 33 59 39 ;
- Publico 145, rue Amelot Paris XI^e
- L'Harmattan 16, rue des Ecoles Paris IV^e

Bientôt les beaux jours : Faites de la CAPOEIRA, du lundi au jeudi au gymnase F.-Villon, 2, av. Marc-Sangnier Paris XV^e (M° Porte de Vanves). A 15 F le cours, pas de quoi contracter la dette extérieure du Brésil. Rens. au 42 50 23 79 ou au 42 59 50 41. Até logo, camará !

par la décomposition des feuilles et des herbes. Elle est tellement véloce qu'elle ne craint ni les caïmans ni les anacondas, dont elle dévore les œufs. Elle ne méprise pas non plus d'ailleurs les piranhas, qu'elle croque à pleines dents. En février, tandis que le reste du continent prépare le carnaval, la loutre est déjà à la fête. L'Amazonie connaît sa saison «moins humide» et des millions de poissons se retrouvent piégés dans les cours d'eau asséchés. Le festin peut commencer...

Domesticable, la loutre, qui se révèle une véritable langue sur patte aussi affectueuse qu'un chien fou, partage justement avec nos fidèles canidés la faculté de pouvoir jouer des heures durant. D'une intelligence aiguë, elle mène une vie de famille unie, puisque c'est papa et maman qui font ensemble l'éducation de bébé loutre. Celui-ci quitte la tannière où il est né à partir de la sixième semaine. C'est alors que, guidé par les cris de papa et de maman, il découvre l'univers encore menaçant du fleuve.

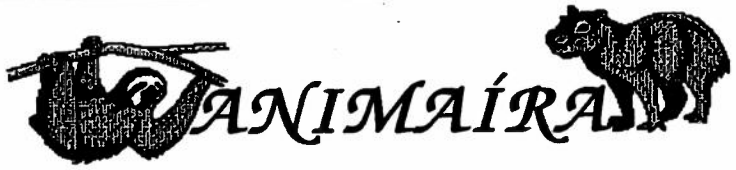
Mais l'univers impitoyable des rios et *igarapés* n'est rien en comparaison de celui des hommes... L'Amazonie brésilienne se désenclave, pour le meilleur, parfois, pour le pire toujours... Le Guyana, qui abrite encore une large communauté de loutres, se prépare à acquitter son 1,6 milliard de dollars de dette extérieure en vendant à des entreprises sud-asiatiques une grande partie de ses réserves forestières. (L'Asie du Sud-Est n'a plus grand-chose à se mettre sous la tronçonneuse...) Encore une fois, le fric et la barbarie auront sans doute raison d'un animal, qui existe depuis, excusez du peu, quelque 30 millions d'années... ■



— Un animal qui mange des piranhas ne peut pas être tout à fait mauvais...

Tous les mois, l'équipe d'*Infos Brésil* vous propose ses rubriques cinéma, littérature, arts, télévision, musique. En plus de toute l'actualité brésilienne en France (conférences, débats, revues, etc.), *Infos Brésil* rencontre pour vous les personnalités du moment et *Chrono-Brésil*, son supplément actualité, dissèque au jour le jour les évènements les plus importants.

Alors qu'attendez-vous pour vous abonner ?
Infos Brésil 120 F
Infos Brésil + *Chrono-Brésil* 170 F
Libellez votre chèque à l'ordre de BRAISE.
Infos Brésil : 19 bis, rue Barbès 94200 Ivry-sur-Seine.
✆ **48 44 06 59**



La loutre d'Amazonie :

A mãe d'água do Rio-Mar

Quand Jacques-Yves Cousteau, l'homme au bonnet rouge et aux spermatozoïdes ingrats, s'est lancé à l'assaut de l'Amazonie, au début des années 80, il adopta comme mascote pour la *Calypso* une loutre géante d'Amazonie, qu'il baptisa bien maladroitement Cacha, *«mot affectueux brésilien»* *. Aujourd'hui, la *Calypso* a coulé et Cacha, trop familière des hommes, a peut-être fini en sac à main ou en escarpins pour pétasse des beaux quartiers...

Par Herbie CHNOY

LA LOUTRE du bassin amazonien est la plus grosse loutre du monde. Forte de ses 25 kg et de ses 2,5 mètres, elle a deux fois le gabarit de son homologue d'Europe. Dotée d'une espérance de vie de quelque 20 ans, la loutre amazonienne ne connaît que deux ennemis : le jaguar et l'homme. Le premier, elle ne le craint que sur la terre, le second, elle le redoute partout. Car, aux confins du Guyana et du Brésil, une peau de loutre coûte plus de 15 dollars, ce qui, par exemple pour les Indiens makuxi, représente au moins deux semaines de salaire. Depuis le XVII[e] siècle et l'essor des *drogas do sertão*, produits issus de la chasse, de la pêche et de la cueillette — ils permirent l'intégration de l'économie amazonienne au reste du Brésil colonial —, la fourrure de loutre a toujours été très recherchée. La pression économique fit en sorte que moult Amérindiens adoptèrent la même vision que celle des Européens. A savoir que les loutres sont des rivales, des carnassiers dévastateurs, des animaux nuisibles. Et le massacre de nos amis loutres commença. De leur côté, les Bangladeshis du delta du Gange s'en faisaient des alliées en les utilisant pour la pêche — un collier bien serré empêche les loutres d'avaler leur prise.

Aujourd'hui, quelques zoologistes avisés ont su persuader certains Amazoniens *caboclos* ou indiens de cesser l'extermination des loutres. Il faut préciser que l'espèce n'a pas vraiment de chance. De la famille des mustélidés, elle partage la même branche que dix autres congénères tels que la belette, le putois, la zibeline, le vison ou le taíra, sorte de loutre des arbres. Et tous ou presque sont chassés pour leur fourrure.

Sur terre, la démarche de la loutre, à la fois gauche et sautillante, laisse mal présager de l'agilité dont elle fait preuve dans les eaux rendues rougeâtres

* Il s'agit en fait du diminutif de *cachaça*, l'eau-de-vie de canne à sucre.

EN GUISE D'EDITO...

UM Brasil internacional ! La mondialisation ! Encore ! Rassurez-vous, on ne va pas vous la jouer à la Alain Touraine. La mondialisation ne date d'hier. A l'heure où l'on commémore la grande boucherie de Verdun — vous savez, la Première Guerre mondiale... — , évoquer la toute récente mondialisation des marchés relève de l'ineptie. Il n'est qu'à lire l'article que nous publions sur la complémentarité Brésil-Angola pour se rendre compte que les Portugais, si décriés au pays du carnaval, avaient une politique coloniale intercontinentale cohérente. C'était déjà la mondialisation. Aujourd'hui, on nous sert ce vocable à toutes les sauces... Tous ceux qui s'intéressent au Brésil devraient sourire à la simple évocation des dragons d'Asie aux taux de croissance à deux chiffres. (Notons, au passage, que même la Thaïlande commence à délocaliser !) Dans les années 60, un des tigres mondiaux s'appelait le Brésil... Et on connaît la suite.

Admis dans le club des dix premières puissances industrielles, le Brésil n'est pas le trou du cul du monde que certains prétendent. Après la Chine et le Mexique, il demeure le pays où les Etats-Unis investissent le plus. Ce qui n'en fait pas pour autant une république bananière, vassale de l'impérialisme américain. Les voyages de Fernando Henrique Cardoso en Allemagne, en Chine et en Malaisie prouvent que le géant sud-américain ne compte pas que sur le supergendarme du monde pour tenter, une énième fois, de faire repartir la machine économique. La France aussi s'intéresse au marché *verde-amarelo*: Renault, Peugeot fourbissent leurs armes tandis que la BNP rachète le Banco Cidade.

N'en déplaise aux imbéciles heureux qui sont nés quelque part, mais le Brésil fait partie de la planète. En France, les abonnés de 36 15 code mon karma ont fait de *L'Alchimiste* un best-seller, le groupe de hard (très hard) rock Sepultura s'octroie la quatrième place des meilleures ventes de CD dans l'Hexagone et une pub pour le yaourt récupère la musique de capoeira. Le monde est un petit village...

Et puisqu'on en est au rayon planétaire, permettez-nous de rendre un dernier hommage à François Mitterrand l'international. Le lecteur avisé verra vite que les lignes qui suivent ne relèvent pas de la cathédrale de crachats élevée par les Gubler et autres Jean-Edern H. Mitterrand fut un grand serviteur de l'Etat français. Dans les années 50, alors ministre des colonies, il couvre les exactions de l'armée quand celle-ci rase les villages africains qui ont commis l'indélicatesse de ne pas payer l'impôt. Pendant la guerre d'Algérie, Mitterrand est ministre de l'Intérieur: la guillotine tranche du fellagha à pleine lame. Elu chef d'Etat, Mitterrand préside aux interventions au Tchad, aux bombardements de Baalbek, à la guerre du Golfe et à l'encadrement, dès 1990, de l'armée du Rwanda, qui s'illustrera dans le génocide du printemps 1994. En envoyant des Casques bleus en Yougoslavie, le Tonton flingueur servira directement les intérêts des humanistes comme Milosevic, notre vieil allié serbe. Mitterrand fut sans conteste un grand homme des tas... de cadavres. ■

Choses ouïes par Bruno Meyer

HEUREUX LECTEURS de *Maíra* et des autres revues brésilianistes,

Ça n'est pas pour faire l'intéressant mais, en tant que téléspectateur, il y a deux choses que je déteste: la pub et la grand-messe du 20h. Peut-être parce qu'elles représentent ce que la télévision a de plus autoritaire. La pub n'est qu'une débauche d'argent et de créativité au service de vulgaires marchands de soupe. Non seulement elle impose sa logique commerciale aux programmateurs, elle entrelarde les films et prostitue les grands airs de musique classique, mais encore la pub est le symptôme même de l'agonie avancée d'un système économique qui, pour tuer la concurrence, se voit contraint d'engloutir des sommes colossales afin de VENDRE. De plus, contrairement à ce que les pubeux affirment, la réclame est toujours en retard sur le monde réel. A titre d'exemple, la pub, qui aime à souiller l'image de la femme, n'a montré le premier sein nu que dix ans après la généralisation du *topless* sur les plages françaises. D'autre part, jouant de l'intertextualité, la pub n'est jamais ni subversive ni transcendante, elle qui masque si bien les rapports de classes. Marchande et vulgaire, elle propose aux téléspectateurs infantilisés des produits rassurants. Elle peut, à l'occasion, vendre de l'ascension ou de distinction sociales. En témoigne ce spot qui, bien que diffusé sur les chaînes françaises, est en portugais du Brésil. En voici le synopsis...

En Amazonie, un brave *caboclo* emmène dans son camion une bande de minets explorateurs venus vraisemblablement de la *Zona Sul* de Rio de Janeiro. Mais comme l'autochtone est un peu con — sans doute parce que basané —, nos bourges se perdent dans la *selva*. Qu'à cela ne tienne, la pétasse du groupe, à l'accent carioca abominablement exagéré, sort son portable IBM, se connecte sur Internet et retrouve son chemin sous l'œil médusé de ses compagnons, dont le QI semble inversement proportionné à la dette extérieure du Brésil. Grâce à IBM et à Internet, petits cons du monde entier, **communiquez-vous...**

⇨

Si la pub est une sorte de dictature hypnotique et *soft* dont le citoyen-téléspectateur-consommateur fait forcément les frais, que penser de la grand-messe du 20h? Pas que du bien, surtout quand on a eu la chance de lire le doctorat de philosophie politique d'Hério Saboga et Frédéric Serror. Ces deux chercheurs franco-brésiliens ont disséqué le JT et les tendances lourdes de l'info. Bilan : le travail des PPD et autres Cid Moreira consiste à isoler les faits les uns des autres, à les faire s'entrechoquer dans un chaos aussi monumental que savamment orchestré. Tremblez citoyens : les barbares de l'extérieur — islamistes de préférence — et ceux de l'intérieur — *serial killers*, loubards, grévistes... — troublent notre monde à nous, si harmonieux grâce à nos institutions exemplaires. Mais l'Etat veille et la télévision est son prophète. Et Bruno Masure, l'*Almanach Vermot* de la désinformation *gay*, d'enchaîner sur les nouvelles du monde ordonné, celui des puissants, de l'actualité programmée, sans oublier celui du showbiz. Nous voilà rassérénés, le JT s'achève. Nous sommes prêts à manger de la pub.

⇨

Merci à Hério Saboga et

sion, ne s'est pas senti offensé par la reconnaissance de ces nouvelles victimes. Elles ont été tuées lors d'opérations clandestines: l'honneur de la grande muette est donc sauf. On dirait quelque part du Bernard Tapie, vous savez, celui qui ment en toute bonne foi...

LES DERNIERS DES AVAS-CANOEIROS — En 1969, à Campinassu (Goiás), des *pistoleiros* procèdent à l'élimination d'un village d'Indiens avas-canoeiros. Vivant de chasse, de pêche, volant au besoin, quatre rescapés, Matcha, la grand-mère, Iawi le guerrier et ses deux femmes, Tuia et Nakwatcha, vont errer pendant des années. Perclus de fièvre, en juillet 1983, ils se rendent au fermier Reginaldo Gomes da Silva, qui, au lieu de les liquider, comme le lui conseillent ses voisins, les remet à la FUNAI. Depuis, deux enfants sont nés, Thrumack (8 ans) et Potdjawara (6 ans), les deux derniers de Avas-Canoeiros. Enfin, nous précise Jean-Jacques Sévilla, les derniers connus. La Furnas, entreprise d'Etat qui s'apprête à inonder 4000 des 36000 ha du territoire des Avas-Canoeiros, a dû débourser 600000F pour expédier des *sertanistas* dans le plateau central à la recherche d'autres Avas-Canoeiros, qui refusent toujours tout contact. Ils sont rentrés bredouilles. *«L'avenir le moins traumatisant que l'on puisse imaginer pour Thrumack et Potdjawara,* explique Walter Sanches, chef de la réserve de Serra da Mesa, *passe par un regroupement mutuellement consenti avec les Tapirapé, la tribu la plus proche par la langue et les mœurs des Avas-Canoeiros.»* Pourtant, Sanches se ravise: les enfants tapirapé nés dans des réserves survivent dans un *«stade d'acculturation qui rend utopique l'idée d'une union avec quelqu'un de la même tribu tout juste sorti de l'âge des cavernes»*. ■

Bons de l'hospitalité...

Michael Jackson s'est tout de même rendu au Brésil pour tourner son clip *They Don't Care About Us*. Tout de même,«Bambi» y était plutôt *persona non grata*. Son clip se déroule dans la favela de Dona Marta et on y traite d'enfants des rues. Ronaldo César Coelho, le secrétaire à l'Industrie et au Commerce de Rio a déclaré que sa venue portait *«préjudice aux efforts déployés par le gouvernement local pour redorer l'image» de la Cidade Maravilhosa*. C'est vrai qu'il y a les JO en 2004, et ces touristes qui viennent de moins en moins. Heureusement, on peut compter sur la police militaire et les escadrons de la mort pour remettre un peu d'ordre.
Cette hypocrisie n'est pas sans rappeler celle des connards qui, en Argentine, ont conchié Madonna, qui interprète pour le cinéma le rôle d'Evita Perón au côté d'Antonio Bandeiras. La star américaine ne serait pas digne d'incarner sainte Evita. Madonna est ce qu'elle est, mais au moins elle ne fait de mal à personne et elle n'a jamais été une pute à nazis...

la Petrobrás du monopole de la prospection, mise sur derechef sur le pétrole et l'investissement des compagnies étrangères, déjà soucieuses de ratissés les fonds marins brésiliens.

RÉFORME À GUERRE — FHC, tout comme «notre» président Chirac, a du mal à tenir ses promesses. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agit de réduire la fracture sociale. Et une partie de la fracture sociale brésilienne s'appelle réforme agraire. Que faire de ces milliers de familles, souvent de traîne-misère, dans un pays où la terre demeure aux mains de *latifundiários*, qui n'en font pas toujours un usage très capitaliste? Usage d'autant plus choquant quand il s'agit de terres riches et situées non loin des grands centres industriels. Tel est le cas de l'Ouest *paulista*, jadis conquis sur les cadavres des Amérindiens. Le gouverneur social-démocrate Mário Covas avait promis pour le 1er janvier 1996 d'installer 1 050 familles de sans-terres. Le Mouvement des travailleurs sans terres (MST) de José Rainha Júnior a, un temps, fait crédit au gouvernement qui, notamment dans la région de Pontal do Paranapanema, a tout droit pour exproprier les *fazendeiros* illégalement établis sur des terres d'Etat depuis le temps de l'Empire. Le climat est à la guerre civile : les grands propriétaires constituent des milices, cachent leur bétail (en cas de pillage), la femme de Rainha a été emprisonnée, Brizola s'émeut des violences paysannes, Lula parle de prisonniers politiques...

Néanmoins, l'obstination des *fazendeiros* à conserver autant de terres improductives en vient même à choquer les plus éclairés de la droite raisonnable. Certains élus de la droite conservatrice (PFL) se sont même montrés favorables à un début de réforme agraire. Parfois, même la police a du mal à réprimer de bon cœur des manifs comme celle de Presidente Prudente, grand chef-lieu de l'Ouest paulista.

Le gouvernement paulista est loin d'avoir tout réglé: les *latifundiários* illégalement installés sont prêts à céder une partie de leurs terres contre des devises sonnantes et trébuchantes et non des titres publics. D'autre part, ils entendent être remboursés en proportion de la mise en valeur desdites terres.

Mais São Paulo n'est pas tout à fait le Rondônia. On s'en souvient, il y a quelques mois, la police militaire a abattu à Corumbiara une dizaine de paysans sans terres. Le 16 décembre dernier, c'est un conseiller municipal du PT, Manoel Ribeiro (37 ans) qui s'est fait assassiné. Nelinho, comme on l'appelait, avait accusé le maire social-démocrate de Corumbiara de détournement de fonds publics et menacé celui-ci d'une commission d'enquête parlementaire.

Pendant ce temps-là, à Brasília, on assiste à une bataille de chiffres. FHC prétend avoir installé 42 746 familles jusque-là sans terres. Le MST ramène ce chiffre à 12 263.

ECŒURANT — La Commission spéciale des disparus politiques, dirigée par le juriste Miguel Reale Júnior, a accru de huit noms la liste des *desaparecidos*, qui s'élève officiellement désormais à 144. (Soit autant de familles qui devraient être indemnisées à hauteur de 760 000F.) Le général Osvaldo Gomes, représentant l'armée à la commis-

Pierre Gaillard et Pascal Maître ont réalisé pour le *Géo* du mois de février un excellent reportage sur le Rondônia., un Etat dont la superficie est à peu près celle de la Grande-Bretagne. En vingt ans, la population est passée de 125000 à 1,5 million. Un tiers de la forêt a été détruite et ce ne sont pas les amendes (75F par hectare incendié) qui arrêtent les colons. Ceux-ci ont même envahi des réserves biologiques...

Frédéric Serror d'insister sur le fait que la TV n'a jamais été aussi proche du POUVOIR que depuis qu'elle a officiellement rompu ses liens organiques avec le gouvernement. Pour les auteurs, *«elle obéit à l'optique du fonctionnement de l'Etat sans jamais dévoiler le point de vue d'où elle se place»*. Par exemple, les journalistes de télévision crient au scandale quand la police utilise leurs archives, mais traitent d'*«information peu conforme à* [leur] *éthique»* le travail du reporter Gérard Bon, qui avait montré, le 7 décembre 1986, la police prêtant main forte aux manifestants-casseurs autour de l'Hôtel de Ville. Et pourtant, dans l'univers de la pensée **inique**, voir, c'est croire, monter, c'est démonter. L'image est impartiale.

⇨

Il n'y a pas si longtemps, l'équipe du Zapping de Canal Plus reproduisait un reportage TV sur la poignée de rescapés d'une tribu amazonienne non identifiée. Or, ces mêmes images étaient commentées à la fois sur Arte et France 2. La chaîne franco-allemande laissait entendre que les ethnologues qui avaient contacté les Indiens ne savaient ni d'où ils venaient ni quelle langue ils parlaient. De son côté, le journal de France 2, lui, détenait la vérité : *«Ces Indiens ont raconté qu'ils avaient été victimes des Blancs, que les femmes avaient été violées, et qu'ils portaient des shorts, qu'ils avaient eux-mêmes tissés, pour se protéger...»*

Osons! osons dire n'importe quoi.

A bientôt prochain, certains journalistes nous font vivre une époque formidable. ■

Les Papous rient...

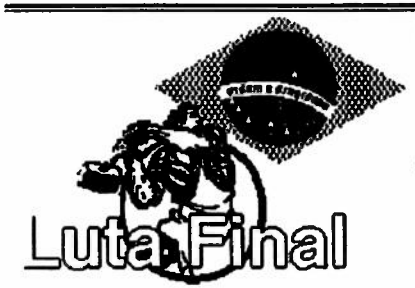
Ceux qui ont suivi les pérégrinations de Sting au pays des Kaiapó se souviennent peut-être de l'instigateur de cette rencontre : le photographe belge Jean-Pierre Dutilleux. Explorateur des hauts plateaux de *Sacrée Soirée* et des jungles de *Paris-Match*, le Tintin farceura filmé un *first contact* avec une prétendue tribu papoue qui n'aurait jamais encore rencontré de Blancs. Verdict des ethnologues : le document diffusé sur TF1 est un faux. Du lieu de rencontre, situé à peine à une journée de marche d'une mission, aux herminettes arborées par les soi-disant sauvages, et qui ne sont que de piteuses copies de celles utilisées naguère par les vrais «sauvages», jusqu'à la présence improbable des femmes — êtres inférieurs et impurs, les femmes ne peut que contaminer les guerriers —, tout est bidonné.

Trois conclusions s'imposent. Il faut donner plus souvent la parole aux spécialistes sérieux, qui préfèrent aux scoops la recherche et l'étude scientifique. Donc bravo aux ethnologues qui ont démasqué l'imposteur, notamment lors de l'émission *Arrêt sur image*, sur La Cinquième.

Deuxièmement, rendons grâce aux Papous, qui, forts d'une tradition théâtrale tournant autour des mythes créateurs, savent jouer la comédie devant les caméras expertes des apprentis explorateurs.

Enfin, ne confondons pas Dutilleux avec les journalistes-explorateurs de la trempe de Patrice Franceschi, qui, en 1994, a effectué un premier contact avec la tribu inconnue des Wola.

Aujourd'hui, Franceschi se bat contre Djakarta, qui a ouvert aux compagnies minières ce territoire jusqu'alors vierge de «syphilisation». ■



Rubrique mouvements ouvrier et socialiste

Os trabalhadores não têm pátria !

Cordel et conscience de classe:

Vargas et l'idéologie travailliste

Populaire, notamment dans le Nordeste, la *literatura de cordel* a beaucoup fait pour la gloire du dictateur populiste Getúlio Vargas. Ce qui ne l'a pas empêché, nous assure Adalberto P. Paranhos, de critiquer sévèrement l'idéologie travailliste développée dès 1942 par le même Vargas, qu'elle épargnera pourtant toujours...

Par Serge Voline

RENVERSE en 1945, le vieux dictateur Vargas, tel le merveilleux François Mitterrand en 1965, entend bien revenir, mais par la gauche. Après tout, n'est-il pas le père des pauvres, l'instaurateur du salaire minimal, celui qui comme, l'affirme une chanson de Martins de Athayde de 1938, *«résout tous les problèmes avec un sourire calmement»*?

Fervent défenseur du capitalisme d'Etat, Vargas organise la vie sociale, avec l'objectif d'effacer définitivement la tradition ouvrière anarcho-communiste, encore puissante jusqu'à l'avènement de la révolution libérale de 1930. Par la force, l'Etat contrôle désormais les syndicats — au début du règne de Vargas, seul un ouvrier affilié à un syndicat officiel a droit à des vacances. Cette situation devient beaucoup plus criante avec le coup d'Etat fascisant de novembre 1937, quand Getúlio abolit les libertés constitutionnelles. En 1943, cependant, son mandat de dictateur arrive à expiration. L'opposition de gauche s'agite: bien qu'engagé au côté des Alliés, Vargas maintient une véritable dictature à la maison. C'est alors que, en 1942, Getúlio le vieux *Gaúcho* joue la carte du travaillisme.

Son principal porte-parole n'est autre que le ministre du Travail, Marcondes Filho, qui délivre régulièrement son prêche à l'émission *Hora do Brasil*. Tel un Philippe Henriot tropical, Marcondes Filho diffuse l'image d'un Getúlio *«miraculeux qui déchiffre tout, qui remédie à tout»*. Au ciel, il y a Dieu, sur terre, Getúlio. Usant et abusant de superlatifs pompeux, il nie la lutte des classes, *«si contraire au tempérament brésilien»*. Grotesque, le ministre du Travail ira jusqu'à se définir comme un ouvrier d'Etat. *«Employeurs et employés, nous sommes tous des prolétaires»* dans ce Brésil plus prospère et plus fort grâce à un Getúlio clairvoyant qui a su faire du pays un îlot de paix, une *«lumineuse exception»*. L'*Estado Novo*, l'Etat tout-puissant et totalitaire, est le garant de l'ordre, de l'Etat-providence, du bien-être social. Vive le national-travaillisme!

Pour la *literatura de cordel*, Vargas a toujours été un sujet vendeur. Contrairement aux autres politiciens bourgeois, il est le seul homme d'Etat à s'être penché sur les *«pauvres»*. La *literatura de cordel* fait de lui le *«plus grand des*

**Petites revues* en vers, vendues dans les kiosques et suspendues à des ficelles, d'où le nom.

de distribution — *American, of course* — dans le monde. Vingt ans après Carrefour, elle débarque au Brésil, à Osasco, dans le grand São Paulo. Rien que pour Noël, la Wal Mart a réalisé un chiffre d'affaires de 20 millions de dollars. Ce qui a légèrement mis les boules — c'était l'époque du sapin —, à des distributeurs indigènes comme Pão de Açúcar, ainsi qu'à la pourtant très discrète Nestlé-Brésil. En effet, Wal Mart casse la concurrence, pratique le dumping en vendant à 40% du prix coûtant. Evidemment en liquidant, par exemple, des tonnes et des tonnes de christophines *(chuchu)*, elle fait en sorte que le client attiré par ce légume insipide reparte avec d'autres articles, qui, eux, ne sont pas vendus à prix coûtant. On appelle cela du marketing. La Wal Mart entend bien faire implanter cinq magasins au Brésil, employer 2000 personnes et réaliser un chiffre d'affaires annuel tournant autour de 180 millions de dollars. A elle seule, elle constitue un peu une World Company (chère aux Guignols). Chaque année, son chiffre avoisine les 100 milliards de dollars. Répartis en 6 pays, ses 2843 centres emploient 650000 salariés et proposent à leurs clients plus de 60000 articles différents. A titre de comparaison, Carrefour ne dispose que de 35000 articles. La Wal Mart a ouvert une brèche... Une question: y a-t-il un Juppé au Brésil?

PANNE SECHE — Ach! le marché! En son temps, l'*humaniste* Adoph Hitler rêvait d'une Allemagne énergiquement autosuffisante. Vers 1975, la glorieuse démocratie de progrès de Brasília se lança dans le programme Proálcool. L'alcool de canne allait remplacer l'or noir. C'était sans compter sur la mondialisation... En 1985, les voitures à alcool représentaient plus de 90% des immatriculations.

Aujourd'hui, malgré les avantages fiscaux (carte grise plus modérée et alcool 16% moins cher que le super), seulement 3,6% des automobiles roulent au vert. Depuis 1990, les diverses ruptures de stock d'alcool en ont refroidi plus d'un, d'autant que le contribuable arrose de quelque 50 milliards de francs de subventions les planteurs et autres distillateurs, qui, quand les cours du sucre flambent, réservent le jus de la canne à l'exportation. Résultat: le Brésil achète du méthanol à l'Union européenne, tout en continuant à importer 30% de sa consommation en pétrole. Fiat, Ford, General Motors et Volkswagen se réjouissent du recul de Proálcool, qui impliquait un sérieux surcoût dans les chaînes de montage. Petit problème: il reste tout de même 4,5 millions de véhicules qui roulent à l'alcool. Tant pis. Brasília, qui vient de priver

EN général, les lecteurs de *Maíra* sont des femmes et des hommes tellement bien informés que votre *revoyeur multimédia* leur fera grâce des derniers rebondissements de la vie politique brésilienne. Rideau, donc, sur le scandale du Sivam, la réforme constitutionnelle, le «dossier rose» et le Banco Econômico, entreprise financière qui, en route vers la faillite, distribuait des millions de dollars à d'honnêtes représentants du peuple comme Antônio Carlos Magalhães et José Sarney*. Pour nous détendre, parlons un peu des putes. Enfin, des vraies, qui méritent notre respect... Voilà t'y pas que la Mairie de Rio débloque 1,8 million de francs pour que les 18000 péripatéticiennes de Vila Mimosa quittent ce vieux quartier pour laisser la place à un centre d'affaires multimédia. Or, il arriva ce qu'il arrivait aux prolos parisiens chassés naguère par Chirac: le lieu de destination ne leur seyait guère: comment?! les hétaïres allaient quitter leur nid du centre-ville pour un hangar de la lointaine Duque de Caxias, acquis, de plus, pour la somme de 440000F —où sont passés les 1360000F restant? C'est alors que quatre maquerelles cumulant plusieurs heures de vol achètent de leur côté un entrepôt désaffecté situé à 500 m seulement de l'ancienne adresse. Or si à Duque de Caxias les filles de joie avaient été mal reçues, que dire quand, avec armes et bagages, elles emménagèrent de ce quartier à forte densité d'artisans? Protestations hypocrites, clamèrent les reines du boxon. La plupart de ceux qui s'offusquèrent de leur installation n'étaient autres que d'anciens clients. C'est toujours celui qui se sent morveux qui se mouche...

*FHC a désigné cet ancien président de la République pour le représenter à la messe donnée pour Mitterrand à Notre-Dame. Pour remercier l'actuel locataire du Planalto, le moustachu Sarney lui a ramené une belle boîte de foie gras. *Gente fina é outra coisa...*

• Nos victimes : *Le Monde, Veja, Libération, AFP, Courrier international*

WAL COMPANY — Certains déménagent, d'autres arrivent. Prenez la Wal Mart, première chaîne

Veja, Isto E, Manchete, O Globo-domingo, A Folha de São Paulo-domingo
disponibles tous les samedis à la Librairie lusophone 22, rue du Sommerard 75005 Paris • Commmande possible au 46 33 59 39.

Brésiliens». C'est une sorte de Lady Di. Il suffit d'évoquer le père des pauvres pour faire du tirage. Loin de la magistrature suprême, entre 1945 et 1950, le sénateur-*estancieiro* exilé à São Borja qu'il est devenu n'a rien perdu de son incroyable popularité. Son seul nom suffit à faire vendre.

Ce n'est pas insulter la *literatura de cordel* que d'affirmer que beaucoup de ses poètes cultivent la formule creuse, le beau verbe qui ne veut rien dire. Aussi la prose ridicule d'un Marcondes Filho, qui évoque, par exemple, la *«démocratie stomacale»*, séduit-elle les prolixes troubadours qui affectionnent aussi bien le sensationnalisme que le lyrisme déplacé.

De plus, on vend de la copie en pérorant sur les nouvelles lois sociales. Beaucoup de lecteurs du *cordel* sont des ouvriers agricoles — enfin, ceux qui ne sont pas analphabètes — et ils ont hâte de bénéficier eux aussi du prétendu Etat-providence.

Pourtant, les troubadours, qu'ils soient du Nordeste ou du Sud profond, ne peuvent sans cesse abuser leurs lecteurs. Les faits sont là. Aussi, subtilement, s'en prennent-ils à l'Etat, mais sans jamais attaquer le petit père du peuple brésilien. Un poète *gaúcho* —compatriote de Vargas — remet gravement en question l'utilité du SMIC:

Maintenant notre salaire
est de 1800
mais comme tout le monde
peut le voir
ça ne suffit pas à faire vivre
un célibataire
Et un père de famille meurt
de faim

En 1945, les méchants proaméricains qui commandent à Rio ont liquidé les merveilleuses lois sociales de Getúlio. L'ancien dictateur redevient alors l'unique recours des pauvres. Le poète Manuel Pereira Sobrinho fait dire à Vargas:

Tous les riches
me détestent
Mais je n'en ai cure
Je suis entouré de pauvres
Que j'ai servis, que je sers
et que je servirai.

Une partie des poètes du *cordel* recréent un passé idyllique: du temps de la dictature (1938-1945), le peuple avait de quoi manger. Voilà pourquoi la *literatura de cordel* rejette la démocratie parlementaire:

Il n'y a qu'au temps
des élections

Vargas, o amigo da probreza na luta contra a nobreza.

Hoje o homem
que trabalha
para servir seu patrão,
sabe que tem suas férias
boa remuneração
chegada a invalidez
recebe sua pensão.
Mas antes de vir Getúlio
.....
recebia como férias
ponta-pés e bofetão
A Candidatura
de Getúlio Vargas.

que nous les intéressons

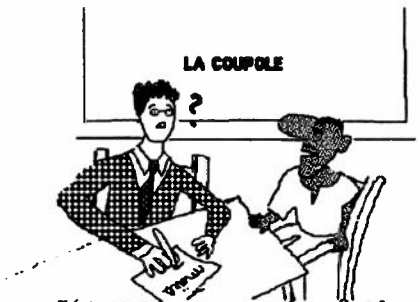
Déjà en 1938, le versificateur João Martins de Athayde écrivait:

Trop de liberté se transforme en esclavage.
Le riche écrase le pauvre,
et réduit à la servitude,
à la famine, au dénuement
celui qui n'a pas de pain.
L'ordre est seul garant de
la paix sociale.

Francisco Firmino do Amaral écrit dans *O Poder da Extremosa Necessidade* estime la situation du travailleur inférieure à celle d'un chien: à lui au moins les riches jettent les reliefs, les os...

Plus contestataire, Luís Rodrigues de Lira, dans la *Lamentação do Poeta*, remet en cause un certain patriotisme:

Les pauvres partent
à la guerre
avec leurs lourds fusils



— Zé, tu connais un synonyme de syndicat ?
— oui, mafia.

classe ouvrière a perdu ses repères et s'est laissée emporter par la vague stalinienne et plus tard par la déferlante travailliste. Les prolos avaient de quoi être désorientés... Vargas, passa tour à tour du positivisme musclé au fascisme *soft* puis à la social-démocratie nationaliste.

Pour Adalberto P. Paranhos, l'étude de la *literatura de cordel* et de son rapport à l'idéologie travailliste prouve que la domination idéologique n'est jamais totale, jamais absolue, que la plus désinformation d'Etat n'efface pas la conscience des indissolubles antagonismes de classes.

Après tout, les lecteurs de *cordel* des années 40 n'étaient pas plus naïfs que ceux qui pensent encore aujourd'hui que François Mitterrand était un homme de gauche... ■

pour défendre le Brésil
Ils donnent leur sang
meurent là-bas,
on ne les enterre pas
Qu'ils soit blanc
ou mulâtre,
Le riche ne dit pas merci
seuls les pauvres savent
combien le Brésil est ingrat

Tout cela pourrait paraître bien décevant. Vargas, fer de lance la grande bourgeoisie, aurait ainsi réussi à duper son monde. Faut-il jouer les vierges gauchistes effarouchées? Les pauvres seraient des imbéciles... Trop facile! La conscience de classe, voire la conscience révolutionnaire, ne naît pas du cerveau génial d'un penseur solitaire. L'Etat brésilien et la contre-révolution mondiale ont dès le milieu des années 20 annihilé le mouvement socialiste au Brésil. Dans les grands centres industriels, la

Pour en savoir plus, lisez *Dialética da dominação*, Adalberto P. Paranhos, Papirus Editora, 1978, S. Paulo.

Si d'aucuns peuvent reprocher aux prolos brésiliens d'avoir été dupés par Vargas, que dire alors des nos pauvres travailleurs qui, embrigadés derrière les syndicats, ont fait grève en décembre dernier pour défendre «leur Sécu»?

Entre les deux guerres mondiales, l'Etat s'est progressivement emparé, le plus souvent *via* les syndicats, des anciennes caisses de grèves, d'allocations diverses, gérées par les ouvriers eux-mêmes. Roosevelt, Blum, Mussolini, Hitler ou Staline ont étatisé à leur façon la protection sociale. Il faudra attendre 1942 pour que la Grande-Bretagne théorise la sécurité sociale pour tous... et surtout payée par les mêmes. En effet, le pot commun prétendument financé par l'Etat, le patronat et les salariés, n'est finalement payé que par ces derniers. Et ce trois fois : le salarié finance la Sécu par sa propre cotisation, par l'impôt que l'Etat lui ponctionne, *and last but not least* par la cotisation patronale, fruit de la plus-value.

Vive la «ces culs»!

mer le modèle d'un prétendu ethos paysan universel.» Dans le sertão, elle était une personne, *uma doutora*. En France, elle est un individu comme les autres. C'est seulement lorsqu'elle a pris conscience de l'étrangeté de sa propre étrangeté, de cette position d'ethnologue distante et pourtant si intime avec son sujet, qu'elle a pu donner à sa thèse sa pleine dimension. Pour elle, il n'y a pas d'un côté des sociétés post-industrialisées, occidentales et, de l'autre, des sociétés en voie de développement et gentiment exotiques. La sentence tombe sous la plume de Maria José Carneiro: *«Si l'on prend comme critère d'évaluation de la distance quelques aspects des cultures tels que les habitudes alimentaires, le statut de consommation domestique, les formes de loisir, je serai obligée d'accepter que je me sens plus proche des paysans des Alpes français que de ceux du Piauí. Le goût du coq au vin ou d'une salade verte, par exemple, me sont beaucoup plus familiers qu'un ragoût de bouc ou l'estomac farci d'un tatou».* Et s'il existe bien des différences symboliques entre le Brésil et la France, par exemple, comment ne pas être d'accord avec Maria quand elle conclut que les *«ruptures et la communication entre les cultures n'obéissent pas nécessairement aux frontières nationales et socio-économiques.»*

Une conclusion beaucoup plus subversive qu'il n'y paraît... ■

— Pile poil comme moi: je me sens plus proche de Elisine que des cheminots...

Pour en savoir bien plus...
«Le voyage en sens inverse: réflexion d'après un cahier de notes» de Maria José Carneiro. Cahiers du Brésil contemporain n°24-25, 1994. [Contact: Marion Aubrée CRBC, 54, bd Raspail 75006 Paris. & : 49 54 20 83.]
Les Paysans des Sept-Laux : la construction d'un nouvel ordre social, Maria José Carneiro, Paris, EHESS, 1993, thèse de doctorat, 395 pages.

Vous avez un piano, vous cherchez un accordeur qui pourrait vous raconter ses exploits de capoeirista tout en bichonnant votre clavier comme s'il s'agissait d'un berimbau.

© 46 48 68 02 **Adressez-vous à : Pascal PRIM**

Accords de piano — réparations— devis gratuits

geant ses repas avec les paysannes. Maria prend conscience qu'être brésilienne lui ouvre bien des portes, plus que si elle était parisienne. Elle ne représente ni l'Etat français, ni Bruxelles et ne dispose d'aucun pouvoir. Aux yeux des paysans, elle n'est pas une intello comme les autres: elle vient d'un pays où le carnaval le dispute à la violence, où les pauvres, les Noirs et les Indiens sont plus nombreux que les jachères imposées par l'Union européenne. Fille d'un propriétaire terrien, Maria José Carneiro fait presque partie des leurs. Elle est brésilienne, donc d'un pays sous-développé; ils sont paysans, donc des êtres inférieurs aux yeux des citadins et du microcosme parisien.

Un peu comme ces Brésiliens qui souriaient, il y a encore quelques années, quand on leur parlait de la misère des SDF français, Maria a un peu de mal à percevoir les stigmates de la sécheresse qui frappe la communauté lors de son enquête, en 1989. Pour elle, qui a étudié la vie des paysans du sertão du Piauí, sécheresse est synonyme de malnutrition, de diarrhées qui entraînent la mort des jeunes enfants. Elle écrit: *«La réalité concrète de cette sécheresse due au peu de neige tombée l'été précédent sur les Alpes se déployait sous mes yeux, dans les voyages "exténuants" des agriculteurs, obligés à transporter de l'eau (dans leurs voitures) de leurs maisons, ou des ruisseaux qui coulaient dans les régions un peu plus basses, jusqu'aux réservoirs des animaux sur des prairies situées plus haut dans les montagnes, où le dégel insuffisant n'alimentait plus les sources.»*

«Si l'on prend comme critère d'évaluation de la distance quelques aspects des cultures tels que les habitudes alimentaires, les formes de loisir, je serai obligée d'accepter que je me sens plus proche des paysans des Alpes français que de ceux du Piauí»

Invitée à des rencontres plus formelles, Maria José Carneiro constate que les agriculteurs grenoblois en entendant parler de la vie des paysans nordestins la comparent à ceux de leurs ancêtres d'avant 1789...

Toutefois, l'ethnologue *tupiniquim* se sent presque agressée par l'attitude des braves pécores, qui, selon elle, fantasment sur sa condition de brésilienne. Elle est ***exotique...*** En 1989, *Essa Moça tá diferente* de Chico Buarque et *La Lambada* cassent la baraque. A la grande fête du 25 août, on l'invite, elle et son mari, à venir sur scène se déhancher devant le village entier au son de la *lambada* lascive. La démonstration n'est guère probante. *«C'est pas de ta faute,* s'entend-elle dire, *c'est ton mari qui n'a pas sur te tenir comme il faut.»* Sous-entendu, tu es brésilienne, donc tu sais danser, c'est dans tes gènes.

Maria pense sérieusement à interrompre son étude nonobstant les encouragements de son directeur de thèse. Elle assimile l'intimité qu'elle entretient avec ces Savoyards à un manque de respect de leur part.

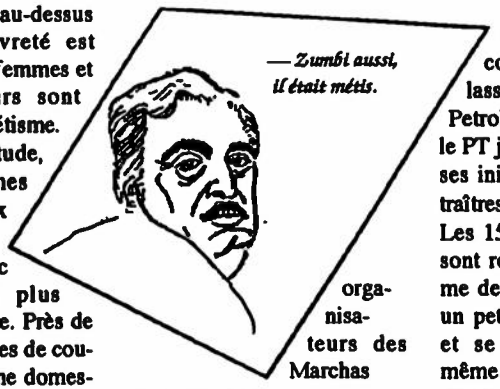
Au Piauí, son expérience avait été tout autre: *«L'image que j'avais enregistrée dans ma mémoire du paysan brésilien qui, par respect pour ma condition de femme mariée et issue d'une autre classe sociale, ne s'approchait et ne m'adressait la parole que s'il était expressément sollicité, était loin de for-*

Zumbi traído

QUINZE mille personnes ont manifesté dans tout le Brésil pour commémorer le 300e anniversaire de la mort du dernier roi du quilombo dos Palmares: Zumbi.

Il est vrai que, trois siècles après la mort de ce héros de la résistance contre l'esclavage, la condition des Noirs demeure insupportable dans le pays de la prétendu démocratie raciale. 80% de la population qui vit au-dessus du seuil de pauvreté est *basanée*. 37% des femmes et des hommes noirs sont frappés d'analphabétisme. Et comme d'habitude, ce sont les femmes qui paient le prix fort. En moyenne, un homme blanc gagne 3,7 fois plus qu'une femme noire. Près de la moitié des femmes de couleur travaille comme domestiques. *«Quant à la prostitution,* écrit le magazine *Porantim, sur deux millions d'adolescentes de 13 à 18 ans* [qui vendent leurs charmes], *plus de la moitié sont des femmes noires.»* En 1996, comme il y a trois cents ans, on aura plutôt besoin d'une *Zumbette.*

Le hic — comme on dit en Bretagne —, c'est que même dans un Brésil qui officiellement s'évertue à nier l'évidence, c'est-à-dire un racisme férocement antinoir *[voir le n°38 de Maíra]*, il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes. En effet, au côté de quelques associations noires qui ne représentent qu'elles-mêmes, on retrouvait, comme principaux organisateurs des Marchas dos 300 anos de Zumbi, la mafia habituelle, c'est-à-dire la Centrale unique des travailleurs (CUT), le PT et le très «libéral» PCdoB. (Il ne manquait plus que les merguez et le service d'ordre de la CGT.)



— Zumbi aussi, il était métis.

La *Cosa Nostra* a même animé une session solennelle au Congrès. Emphatique, José Dirceu, le nouveau président du PT, a délivré un speech dans lequel il évoqua, bien sûr, Zumbi, les paysans sans-terre, mais où curieusement toute référence aux ouvriers, aux travailleurs salariés, les seuls qui sont à même de frapper au cœur du système, était absente. Etonnant: un parti prétendument ouvrier qui ne parle pas de classe ouvrière! Il est vrai que depuis son comportement dégueulasse lors de la grève de la Petrobrás, l'année dernière, le PT justifie plus que jamais ses initiales (PT = Parti des traîtres).

Les 15000 personnes qui se sont réunies contre le racisme devraient peut-être faire un petit travail de réflexion et se rendre compte que même lorsqu'elle exhibe des députés noirs la «gauche» roule avant tout pour l'autre bord, celui qui a tout intérêt à maintenir la discrimination raciale. Il n'est jamais bon de se tromper d'ennemis.

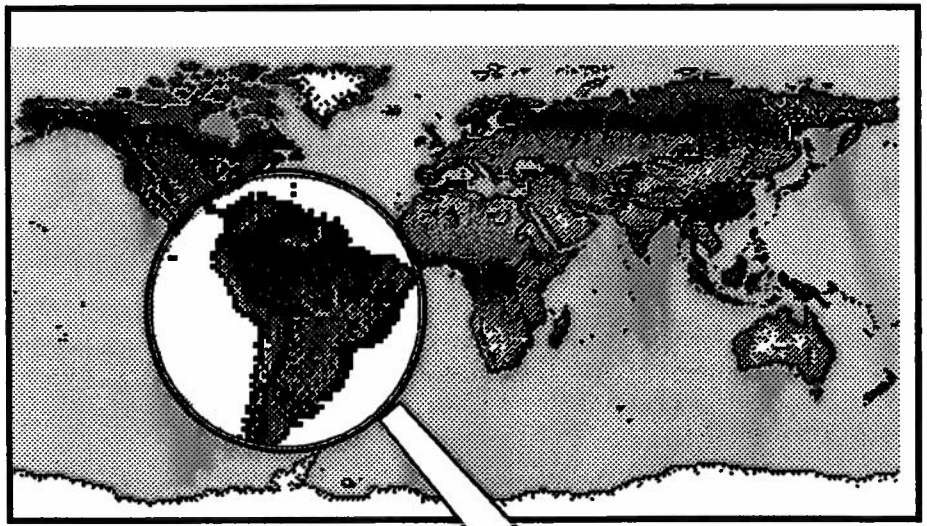
A Palmares, il y avait aussi des Blancs... ■

ETAT ET VIOLENCE AU BRESIL

Le 7 mars 1996 à 18h30 avec **Paulo Sérgio Pinheiro,** directeur du Centre d'études sur la violence à l'université de São Paulo, **Etienne Bloch,** juriste, spécialiste des droits de l'homme, et d'autres intervenants.

Organisé par **Option Brésil** et le **Comité de solidarité France-Brésil**

A la Maison de l'Amérique latine 217, bd Saint-Germain 75007 Paris. M° Solférino



Quelques considérations générales

En décembre dernier, le président Fernando Henrique Cardoso s'est rendu en Chine où, avec les dirigeants national-socialistes de la première dictature mondiale, il a obtenu leur soutien pour un siège au Conseil de sécurité de l'Onu. Après la chute du Mur, on peut se demander où en est sur la scène internationale ce géant sud-américain.

Par Bruno MEYER

S'ENTRETENANT récemment avec une universitaire brésilienne élevée à la bouillie stalino-guévariste, l'auteur de ces lignes s'est vu tapé sur les doigts quand il évoqua la possibilité d'un Brésil moyenne puissance impérialiste. *Que nada!* L'impérialisme n'est réservé qu'aux pays riches : c'est Vladimir Illitch qui l'a écrit. Ah bon! désolé... Je pensais pourtant que Brasília jouait son propre jeu, en des temps où le supergendarme du monde a maille à partir avec ses anciens alliés.

Au nombre de 1100, les Casques bleus brésiliens représentent 20% des effectifs totaux envoyés par l'Onu en Angola pour superviser les énièmes accords de paix. (En 1975, le Brésil des militaires fut le premier pays occidental à reconnaître le gouvernement «marxiste» de Luanda. Brasília décréta 4 jours de deuil national après le décès, survenu à Moscou, du président Agostinho Neto. La Braspetro, filiale internationale de la Petrobrás, a pris la relève des Portugais et des Soviétiques en pillant les champs de pétrole de ce pays qui n'est pas loin de détenir le record mondial de mines antipersonnel par habitant.)

Brasília a également mandé des Casques bleus en Bosnie, au Mozambique, et à la frontière péruviano-équa-

Rio de Janeiro plus proche de la Savoie que du Piauí

Le monde est un petit village et les villes du monde entier se ressemblent de plus en plus. A tel point qu'une charmante ethnologue carioca comme Maria José Carneiro, partie étudier les derniers agriculteurs de notre belle Savoie, se trouve en définitive plus d'affinités avec ceux-ci qu'avec les paysans du sertão du Piauí.

Par Bruno MEYER

SOUVENT les ethnologues établissent, malgré eux, des oppositions catégoriques entre les valeurs de leur propre société et celles des autres sociétés qu'ils peuvent rencontrer ou étudier. Quand ils étudient leur propre culture, ils doivent alors établir un rapport d'altérité avec leur quotidien au point de le rendre exotique. Apparemment le chercheur brésilien venu étudier quelque aspect des sociétés européennes ou nord-américaines a, comme tout à chacun, tendance à penser que son passeport, c'est-à-dire sa culture, est un critère de distinction infranchissable. Il est brésilien, il est tout le Brésil, un et indivisible. Maria José Carneiro pensait plus ou moins ainsi avant d'embarquer vers nos latitudes afin d'y étudier une communauté villageoise plantée à 30 km de Grenoble dans la chaîne de Belledonne. Mais flash-back sur Rio d'abord...

Maria José Carneiro, contrairement à moult étudiants fils à papa pistonnés, a eu toutes les peines du monde à imposer à l'Université son sujet de recherche. Les intellos doivent d'abord servir l'Etat: que peut rapporter à la «société brésilienne», c'est-à-dire à la classe dominante, une étude sur les paysans de Sept-Laux? Peut-on comparer ceux-ci à «nos» croquants du sertão, par exemple? Même pas! L'Europe n'a plus rien de vraiment exotique, qui à travers son industrialisation a détruit toute trace du passé.

A l'opposé, l'Université *verde-amarelo* aime à accueillir les brésilianistes. Ils s'intéressent à «notre» réalité, diffusent «notre» culture à l'étranger. Ils sont des espèces de VRP. Et ça, c'est utile!

Arrivée ici, Maria José Carneiro eut l'impression de s'avancer en terrain miné et fit preuve d'un courage et d'une opiniâtreté qui l'honorent. Rares sont en effet les étudiants brésiliens qui ne font pas leur doctorat sur leur pays d'origine. Elle allait devoir se colleter avec des paysans plus au fait de leur mode de vie que le chercheur lui-même. De plus, pour l'Université française, une telle étude pourrait bien n'être que du réchauffé, du «déjà vu».

Dès mai 1988, Maria José Carneiro pénètre le milieu rural grenoblois par l'intermédiaire d'une femme agricultrice, chef de famille, et président des «Paysans de Sept-Laux». Forte de sa connaissance des mouvements sociaux féminins au Rio Grande do Sul et au Pernambuco, notre *tête chercheuse* s'intègre rapidement à la communauté, posant d'innombrables questions, parta-

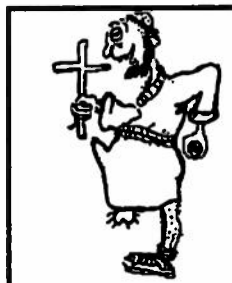
pose de 59 lieux de culte, d'un portefeuille immobilier de dizaines de millions de francs, d'une agence de voyage à Lisbonne (la VM Português), de quatre stations de radio, de l'hebdomadaire *A Tribuna Universal* (100000 exemplaires). Deux émissions quotidiennes racolent pour la secte sur la chaîne de télévision privée SIC (coût: 8 millions de francs!). Aux législatives d'octobre dernier, l'IURD a présenté le Parti des gens (*Partido da gente*), dont le symbole n'est autre que le balai (rapport à la corruption...). Il s'en est pris à la Santa Casa da Misericórdia, centre de bienfaisance dirigée par l'Eglise catholique, qui gère aussi la loterie lisboète...

L'IURD donne elle aussi dans le social. Elle recueille les enfants abandonnés, joue aux Restos du cœur: à Lisbonne, Porto et Barreiro, elle met à la disposition des démunis, à qui elle distribue vivres et vêtements, des locaux où ils peuvent se laver, se raser, se faire couper les cheveux. De quoi récupérer un peu de dignité.

De dignité, l'Union des assurances de Paris (UAP) n'en est pas vraiment fait preuve en promettant à la secte de lui vendre le Coliseu, la plus grande salle de spectacle de Porto. Mais devant les nombreuses protestations, l'UAP a renoncé. Qu'importe, les agressions dont certains membres de la secte ont été victimes en ont fait des martyrs. L'hebdomadaire *Expresso* a même parlé d'*«intolérance religieuse»*. Selon *Veja*, les services secrets portugais s'intéresseraient à l'IURD et notamment à son rôle dans l'éventuel blanchiment de l'argent de la drogue.

❦

En France, ce sont le CSA et le propriétaire de Radio Alpha, station de la communauté portugaise de la région parisienne, qui ont donné du fil à retordre à l'IURD. Le premier l'a chassée de Radio Méditerranée. Le second, malgré les pressions, a toujours refusé l'antenne à cette secte pourtant lusophone. Aujourd'hui, l'IURD sévirait sur les ondes de la très polémique radio parisienne Ici et Maintenant.



— Avec le physique que j'ai, j'aurais pu faire pasteur chez Edir Macedo.

En Ile-de-France, l'évêque Ricardo Souza a réussi à embrigadé des Portugais, Brésiliens, Capverdiens, Angolais. Si vous lisez dans la langue de Pessoa ou dans celle de Molière des encarts publicitaires du type: *«Pour tous vos problèmes, qu'ils soient familiaux, sentimentaux, financiers, de santé ; que vous ayez des insomnies, des maux de têtes, des vices... il existe une solution: Jésus!»*, cachez votre carte de crédit.

On prétend souvent qu'une église est une secte qui a réussi. Mais ce n'est qu'un bon mot. Jésus, lui, n'est pas tombé pour escroquerie. ■

Difficile parfois de faire la différence entre une secte et un lobby politique ultraminoritaire. En France, la «secte» brésilienne Tradição Família e Propriedade, qui soupçonna Pinochet d'être un crypto-bolchevique, se fait appeler Avenir de la culture. Elle s'en est pris il y a quelque temps à Mgr Di Falco, jugé trop libéral. Aujourd'hui, rue Daguerre (Paris 14e), sévit la Nouvelle Nécropole, qui, sous couvert de conférences sur l'histoire de l'Antiquité égyptienne et grecque, distille des idées néo-nazies. Son gourou-fondateur vient d'Amérique du Sud. Il est argentin.

torienne lors du dernier conflit.

Rappelons que le Brésil, opposé à l'embargo contre Cuba, est le seul pays américain à ne pas avoir approuvé l'invasion américaine en Haïti. Enfin, il a adhéré au Régime de contrôle de la technologie des missiles (MTCR) et a ratifié le Traité de non-prolifération nucléaire.

❦

Le temps semble loin où un ministre des relations extérieures pouvait affirmer: *«Tout ce qui est bon pour les Etats-Unis est bon pour le Brésil.»* La guerre froide est finie et malgré les agissements de la CIA dans le scandale de la Sivam (système de surveillance de l'Amazonie), agissements qui ont valu à l'entreprise *US* Raytheon de remporter un juteux marché au détriment de «notre» Alcatel, on peut affirmer que les gendarmes du monde n'ont plus autant qu'avant les coudées franches dans cette partie-là de l'hémisphère. C'est paradoxalement aux militaires, nourris au sein de Washington, que le Brésil doit sa relative autonomie...

Artisans de la modernisation conservatrice, ils sont à l'origine de la marche forcée vers l'industrialisation, qui s'est, certes, soldée par un endettement considérable, mais qui a permis d'intégrer définitivement dans l'économie de puissantes transnationales. Les forces armées, arbitres du retour à la «démocratie», contrôlent toujours la frontière technologico-scientifique. Laquelle comprend l'informatique, l'industrie de guerre — le Brésil est exportateur d'armes — et l'aéronautique — les cadets de la Royal Air Force, par exemple, s'entraînent sur des EMB-312 Tucano ! (Notons que les forces armées semblent ne plus avoir les moyens de poursuivre leur programme nucléaire.)

Profitant du relatif recul américain après le Viêt-nam, les militaires ont fait du pays une puissance régionale. Pour neutraliser l'Argentine, ennemie héréditaire, ils ont satellisé les pays frontaliers. Aujourd'hui, 6% de l'Uruguay est cultivé par des colons brésiliens. A travers le barrage d'Itaipu et certaines banques, Brasília contrôle le Paraguay, où 15% de la population est déjà brésilienne! Par le truchement de ses investissements financiers, elle a la mainmise sur le minerai de fer de Bolivie, pays dans lequel vivent des centaines de *seringueiros*. Fort de ces 500000 immigrants qui, avec des fortunes diverses, sont installés dans les pays limitrophes de son territoire, le Brésil peut être légitimement considéré par ces Etats comme une menace potentielle.

❦

La priorité, pour la hiérarchie militaire, reste toutefois l'intégration de l'Amazonie, qui répond à un besoin d'équilibre géopolitique interne et externe. Championnes de la lutte contre une prétendue internationalisation de la région, les forces armées ont tenté à la fois de l'intégrer à l'économie mondiale, *via* l'installation de grandes compagnies minières, et d'en faire une nouvelle frontière (bien commode en l'absence de réforme agraire). Ainsi les militaires entendent-ils désenclaver les Guyanes et se rapprocher du pétrole et du Venezuela (vers lequel le Brésil exporte des automobiles), mais aussi de la Colombie et de ses narcodollars... (A noter que Caracas multiplie les patrouilles à la frontière et que l'armée brésilienne aime à manœuvrer non loin de la *Calha Norte*...)

Jouant des rivalités entre blocs, le Brésil a fait appel à des capitaux japonais pour financer la route BR 364, qui, à travers l'Amazonie péruvienne, aurait dû lui donner accès au Pacifique. Washington s'est réveillé et, multipliant les pressions sur Tokyo, a fait en sorte que le projet n'aboutisse pas. Pour l'Oncle Sam, le Brésil ne peut avoir qu'une vocation atlantique... ■

Brève histoire d'une complémentarité

Du «sans Angola pas de Brésil» au «sans Brésil plus d'Angola»

Comment se fait-il que le Brésil n'a connu pas le morcellement subi par l'Amérique espagnole? Quel fut l'élément unificateur qui maintint la cohésion d'un territoire représentant 48% de l'Amérique du Sud? Pour l'historien Luiz Felipe de Alencastro, cet élément est l'esclavage et plus précisément la traite, planifiée par Lisbonne. Au cœur de cette politique intercontinentale se trouve l'Angola, premier territoire africain colonisé (1575). Au XVIII[e] siècle, cette région fournit 70% du «bois d'ébène» qui débarque en Amérique portugaise. Voyons comment Lisbonne a réussi à faire de l'Angola une colonie où se reproduisait une main-d'œuvre capable de s'adapter aux cycles économiques initiés de l'autre côté de l'Atlantique.

DANS le Brésil colonial, on ne peut produire — en vue d'exporter — que si l'on dispose d'esclaves. Et comme l'Eglise s'oppose à l'esclavage des populations amérindiennes, d'ailleurs peu aptes à l'agriculture eurocapitaliste, Lisbonne, à travers la loi du 29 mars 1559, permet aux propriétaires de moulin à sucre brésiliens d'importer 120 esclaves de l'île de São Tomé, moyennant une taxe d'un tiers de la valeur de la pièce (lisez l'esclave). C'est le début de la traite. De l'autre côté de l'Atlantique, les colons portugais d'Angola se font trafiquants de «bois d'ébène», tandis que la découverte de mines dans les territoires espagnols renforce le pouvoir des marchands lusitaniens, qui échangent *via* le Brésil des esclaves angolais contre de l'argent, ensuite investi dans les comptoirs d'Asie.

Ainsi, comme le souligne Luiz Felipe de Alencastro, Lisbonne conclut à la complémentarité entre le Brésil et l'Angola. A travers le trafic d'esclaves, la métropole contrôle les cycles économiques brésiliens, découvre de nouvelles sources de revenus fiscaux et contribue, par l'importation d'une main-d'œuvre aussi résistante que déracinée, à atténuer les différends entre les colons et les Jésuites. Comme l'écrit Alencastro, *«en multipliant les échanges entre les colonies et la métropole, et entre les colonies elles-mêmes, la traite négrière permet de rendre maximale la valeur réalisée par la circulation des marchandises.»*

Produire, c'est donc disposer d'esclaves, de toujours plus d'escraves. Le Portugal passe en 1580 sous la tutelle espagnole. La pénurie de «bois d'ébène» ne tarde pas. Une sourde compétition s'engage entre les *paulistas*, qui chassent les Indiens, de préférence déjà regroupés en missions par les Jésuites, et les marchands de l'Atlantique. Dès 1628, l'intrépide *bandeirante* Antônio Raposo Tavares pille les missions jésuites de Guayra. En 1647, il sillonne les trois quarts du continent sud-américain et revient avec moult esclaves indiens... Et pourtant, les *paulistas* ne parviennent pas à établir des foires d'esclaves dans les sertões à l'instar des *pombeiros* dans la brousse de l'Angola. Il est à cela au moins deux raisons. Dans les sociétés amérindiennes, l'esclave, quand il y en a, est une prise de guerre, non échangeable et propriété commune de la tribu, laquelle ne connaît pas, à la différence des sociétés africaines, de chefferie autoritaire. Deuxième raison, pour Alencastro, les *paulistas* et autres *bandeirantes* sont *«incapables d'écouler eux-mêmes la production des plantations qui sert de paiement, en l'absence* —, dans les 2100 temples dont elle dispose sur le seul territoire brésilien. A l'instar de l'Assemblée de Dieu, première église pentecôtiste, qui, implantée depuis le début de ce siècle, compte actuellement 12 millions de membres, l'IURD prêche dans les milieux populaires, voire difficiles comme l'abominable prison de Carandiru, à São Paulo. Elle échange réconfort et solidarité contre des devises sonnantes et trébuchantes : *«Si tu as la foi, tu dois donner en proportion de ta foi»*, scande Edir Macedo. Toutefois, ce n'est pas en faisant les poches de ses seuls adeptes que l'IURD a amassé une telle fortune — l'Inspection des impôts devrait ouvrir une enquête sur ses sources de revenus. Carlos Magno de Miranda, pasteur défroqué, a vendu à la TV Globo des cassettes vidéo dans lesquelles le pape autoproclamé tenait des propos bien peu chrétiens. Pour lui, il ne fait aucun doute que l'IURD blanchit l'argent du cartel de Calí. Miranda fut bien entendu menacé et même cambriolé...

L'Eglise universelle du royaume de Dieu abrite en effet de drôles de paroissiens. Le jeune Carioca Mário Justino de Souza en a fait la triste expérience. Remarqué pour ses talents d'orateur, ce jeune *favelado* est envoyé à l'âge de 16 ans à Salvador pour servir un pasteur. Ce dernier le viole et lui fait connaître les joies de l'héroïne avant de s'envoler pour Porto. Par souci de respectabilité, Mário, qui a appris à aimer les garçons, épouse en 1986 la sœur de la femme de son pasteur. Effaré par cette église qui

Les remords d'un chef de secte...

Il paraît que les gourous couchent avec toutes les fidèles...

prétend guérir le cancer avec de l'eau et du coton, épouvanté par le racket auquel elle soumet ses adeptes, il plaque tout en 1988 avant de revenir vers la secte: Mário ne sait que prêcher et la drogue coûte cher. Il part pour Lisbonne puis New York. Il y rencontre le gourou Edir, qui, apprenant sa séropositivité, l'excommunie: le sida est une punition de Dieu.

Actuellement, Mário croupit dans une ville du nord de l'Etat du New Jersey.

Véritable transnationale, l'IURD s'est propagée comme une traînée de poudre sur quatre continents — l'Océanie est encore épargnée... A Luanda, elle possède tout un immeuble et un cinéma, le *Primeiro de Maio*. Sur l'Antena Comercial, elle diffuse une émission quotidienne. Au Mozambique, elle a mis la main sur la Rádio Miramar et le journal *O Segredo dos Deuses*. A Maputo, elle dispose de huit lieux de culte et d'une émission bihebdomadaire à la TV. Bien implantée au Cap-Vert, l'IURD a traversé l'Atlantique pour conquérir une petite partie de la communauté hispanique des Etats-Unis. Elle y possède déjà 22 lieux de culte, un programme quotidien diffusé sur le câble et le journal *Los Padrinos* («Les Parrains»!). Ses fidèles états-uniens lui rapporteraient par mois 2,6 millions de dollars, ce qui éponge les 78000 dollars que coûte mensuellement l'émission à la TV.

L'été dernier, l'IURD a racheté le *Rainbow Theater* de Londres pour 20 millions de francs. Mais c'est au Portugal que *a coisa fica preta*...

L'IURD est partie à la conquête de l'ancienne métropole en 1989. Six ans plus tard, elle a inféodé quelque 200000 Portugais. Sur l'ensemble du territoire, Madère comprise, elle dis-

Eglise universelle du royaume de Dieu:

Une secte transnationale et blanche comme neige

En France, les sectes, qui rassemblent plus 120000 fidèles, ont fait malheureusement parler d'elles ces dernières semaines. Au Brésil, l'Eglise universelle du royaume de Dieu, pentecôtiste, multimilliardaire et forte de 3,5 millions de membres, s'est attaquée avec virulence à deux institutions sacrées: l'Eglise catholique et la TV Globo. Avec des fortunes diverses, l'*Igreja Universal do Reino de Deus* est déjà présente dans 38 pays et non des moindres: Russie, Japon, Etats-Unis, Canada, Inde, Portugal et... France.

Par Yvo Carail

DANS notre bel Hexagone, on connaissait la secte brésilienne Savoir, c'est pouvoir, qui organise des spectacles avec notamment de belles pointures de la chanson. Et maintenant voilà l'évêque Ricardo Souza qui arrive, dans sa belle BMW immatriculée au Portugal, pour prêcher à Marseille et dans le X[e] arrondissement de Paris. On est en droit d'être légèrement inquiet car l'Eglise universelle du royaume de Dieu (IURD) d'Edir Macedo recrute non seulement parmi la population portugaise et africaine lusophone, mais encore parmi les laissés-pour-compte de la société. Habile communicatrice, l'IURD a des fonds à défaut d'avoir du fond...

Née de l'église Nova Vida, fondée par un missionnaire canadien, l'Eglise universelle du royaume de Dieu voit le jour en 1977 sous l'impulsion de l'évêque Edir Macedo et de trois autres prédicateurs, écartés dès l'année suivante. En 1984, l'IURD acquiert la Rádio Copacabana. Cinq ans plus tard, à la surprise de beaucoup, la secte du pape Macedo s'offre pour 45 millions de dollars une chaîne de télévision, la Record, qui dispose depuis de 47 relais à travers le Brésil. Mieux, la Record, après son rachat, s'acquitte de ses dettes, qui s'élèvent tout de même à quelque 300 millions de dollars. Bizarre...

Comme le Vatican, l'IURD possède sa banque, le Banco de Crédito Metropolitano (acquis en 1991). Comme notre sainte mère l'Eglise, elle dispose d'un beau patrimoine: 26 stations de radio,

Edir Macedo, notre ami le grand gourou

deux magazines, trois journaux (dont un quotidien à Belo Horizonte), une agence de voyage, la New Tur, qui travaille en Israël et une maison de disques, la Line Records. Le chiffre d'affaires de l'Eglise universelle avoisinerait les 800 millions de dollars, soit l'équivalent d'une firme comme la Pirelli Brésil! Et puisqu'il faut bien s'occuper des choses de ce bas monde, l'IURD a réussi à faire élire 6 députés fédéraux.

✝

Quelle fulgurante ascension! En cinq ans, la secte a gagné 2,6 millions d'adeptes. Forte de ses 7000 pasteurs, elle taille des croupières à l'Eglise catholique — l'évêque von Helder a profané la statue de la sainte patronne du Brésil en direct à la TV —, pourfend les séides d'Allan Kardec, dénonce les «superstitions» telles que le candomblé ou l'umbanda — même si ses adeptes pratiquent aussi la

ce de circulation monétaire, aux achats d'esclaves effectués par les planteurs.» Non, rien ne remplace l'Angola. Pas même le fort de Mina, dans l'actuel Ghana: Lisbonne ne bouge pas quand les Hollandais, qui occupent le Pernambuco, s'en emparent, en 1635. En revanche, la flotte de Salvador de Sá, alors que Rio est menacé et le Pernambuco toujours occupé, fait route en 1648 vers Luanda pour libérer les ports angolais. Sans Angola, ni les Bataves ni les Lusitaniens ne peuvent tenir le Brésil.

Salvador de Sá bat par K.-O. Raposo Tavares. Le pillage des missions de Guayra n'a rapporté que 60000 esclaves indiens: mais au prix de combien d'efforts! Entre 1625 et le milieu du siècle, 100000 Africains sont déportés au Brésil. Et l'Africain n'est pas seulement chasseur-cueilleur. Il est aussi agriculteur, ce que n'est pas l'Indien. De plus, résitant aux maladies, il n'est pas censé être candidat à la fuite...

Beaucoup de *bandeirantes* suivent l'exemple de Domingos Jorge Velho. Celui-ci vient justement de détruire l'ennemi intérieur, le *quilombo de Palmares*. Avec son cheptel d'esclaves récemment capturés, il se sédentarise non loin des ports qui l'approvisionnent en «bois d'ébène».

Si l'on distingue encore le Brésil de la cueillette et du pillage de celui lié aux commerces portugais et mondial, la découverte de l'or va accélérer l'unification de l'archipel brésilien tout en désorganisant la diversification de la production coloniale tant voulue par Lisbonne...

«Boulimiques d'esclaves, les Luso-Brésiliens franchissent les forêts de l'Ouest et les mers de l'Est»

✝

La métropole mais aussi les commerçants liés à l'agriculture d'exportation sont déstabilisés par le nouvel ordre économique mondial instauré par le découverte de l'or au Minas Gerais. Les négriers brésiliens — la traite n'est pas un monopole d'Etat du type *asiento* espagnol — échangent directement en Afrique occidentale (Mina), avec les Hollandais, de l'or contre des des esclaves. Mieux, Anglais, Bataves, Suédois, Danois, Français et Brandebourgeois leur vendent des produits manufacturés introduits ensuite dans la colonie américaine. Bref, on apprend à se passer de la métropole.

Au Brésil, les mines dévorent la main-d'œuvre africaine. On est au bord de l'asphyxie. Lisbonne ne parvient pas à empêcher les planteurs, poussés par la récession internationale, de revendre leurs esclaves au Minas Gerais.

Vers 1780, l'or s'épuise et le Brésil importe toujours plus d'esclaves. La désintégration de la production sucrière des Antilles permet alors aux planteurs du Nordeste et de Rio de rebondir. De son côté, le Nord est progressivement intégré à l'économie mondiale grâce à de nouvelles cultures (riz blanc, café, cacao, coton...). La politique coloniale de Lisbonne a permis tant bien que mal de survivre à la ruée vers l'or. Ces succès relatifs, la couronne portugaise les doit à l'action d'un certain marquis de Pombal.

✝

En 1755, le fameux marquis devient Premier ministre et entend faire jouer à l'Etat un rôle plus important dans l'économie. Lisbonne ne se bornera plus à prélever l'impôt. Pour reconstruire une économie coloniale stable, Pombal renouvelle l'administration en Angola, encadre le travail indien au Brésil et redistribue les cartes de la traite.

les maladies n'expliquent pas tout: le pays demeure une société africaine qui ne fait que tolérer en son sein une caste de marchands lusitaniens. Même les métis libres finissent par s'intégrer dans les castes bantous. Lisbonne tente alors de diversifier l'économie angolaise. Elle ouvre une mine de soufre, une autre de goudron minéral, et met sur pied la fonderie de Noivas Oeiras, qui exporte son fer sur le continent même ainsi qu'au Brésil. La métropole essaie également de promouvoir l'installation d'éleveurs de bétail dans le Sud angolais.

Mais la soif d'esclaves, et la spéculation qui en découle, est telle qu'elle finit par ruiner tout autre projet économique.

En 1756, Pombal fonde la Compagnie générale des Grão-Pará et Maranhão. Il s'agit de désenclaver cette région qui vit presque en autarcie autour des drogues du sertão. Tandis que Lisbonne autorise Salvador à échanger en «Guinée» 3000 rouleaux de tabac par an contre des esclaves, Pombal crée, en 1758, la Compagnie générale des Pernambuco et Paraíba. Entre 1761 et 1786, 47000 esclaves seront importés par cette *Companhia* solvable en Afrique grâce à son tabac.

Seulement voilà, le bon marquis se heurte à deux obstacles majeurs:

- Comment pourrait-il mener à bien une politique d'industrialisation en Angola quand le grand protecteur anglais s'y oppose? (Londres, dans les années 1640, a présidé à la restauration de la souveraineté portugaise en échange de quelques franchises commerciales. Depuis 1703, le Portugal est quasiment un protectorat économique de l'Angleterre.)
- Le Portugal n'est plus tout à fait indispensable dans cette économie transatlantique sud. Même les compagnies de commerce qu'il a fondées ne lui rapporte pas directement: ce sont les Brésiliens et les intermédiaires des négociants anglais qui tirent leur épingle du jeu. Lisbonne ne parvient donc pas à contrôler les échanges marchands dans sa propre aire économique ni à faire voler en éclats l'autonomie relative qui préside aux échanges Afrique-Brésil.

La troisième mesure pombaline, et qui demeure peut-être la plus célèbre, est, bien sûr, l'expulsion, le 28 juin 1759, des Jésuites, grands protecteurs des Amérindiens... Cette mesure n'est qu'une des conséquences de la nouvelle politique indigéniste. Il s'agit pour Lisbonne de rendre productive cette main-d'œuvre qui depuis 1755 n'est plus servile, comme les «Nègres». C'est donc Pombal qui lance officiellement l'idée de l'intégration de l'Indien par le travail. Lisbonne entend en effet orienter la production indienne vers les cultures vivrières, l'agriculture d'exportation continuant, elle, à reposer sur les épaules des esclaves noirs. Dès 1757 est mise sur pied par Lisbonne l'administration des Indiens (*Directório)* rassemblés en *aldeias* (en villages) et placés, puisqu'ils sont «mineurs», sous l'autorité d'un directeur. La *língua geral*, créole à base de tupi élaboré par les missionnaires jésuites, fait place au portugais.

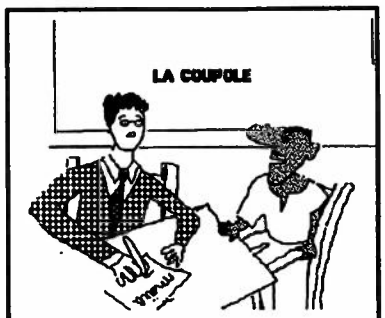
Mais on ne refait pas les

Morbide efficacité

1625-50 : 100 000 esclaves africains sont introduits au Brésil.
1701-50 : 790 000.
1751-1800 : 895 000.
1810-1850 : le Brésil reçoit 68,3% du total des esclaves déportés d'Afrique.
Au total, le pays de l'«harmonie raciale» aura importé 38,1% du total des esclaves déportés dans les Amériques.

ZUMBI IN THE UK

TANDIS que Salvador en fait voir de toutes les couleurs aux *Nègres* de Genet, une pièce, *Zumbi*, met le feu à Londres. Zumbi? oui celui de Palmares. La pièce est l'œuvre de l'écrivain noir britannique Shango Baku. (Shango, comme l'*orixá* du tonnerre.) Comparant la situation des Noirs dans l'actuelle Grande-Bretagne à celle des esclaves brésiliens au XVII[e] siècle, *Zumbi* est une œuvre en colère. *«Partout dans le monde*, s'exclame un des personnages, *des Noirs se sont battus pendant la guerre. Après, ils n'ont pas trouvé de travail ici. Alors que les Allemands et les Italiens, des ennemis soi-disant, venaient d'implanter leurs sociétés en Grande-Bretagne, on a laissé les Noirs littéralement dans la merde.»* La voix off d'un flic interpellé sur le droit des non-Blancs à vivre libres en Angleterre s'élève: *«Moi aussi, je suis libre, mec. J'suis libre de te tabasser quand j'veux.»* Certains spectateurs blancs se sentent tellement agressés par cette pièce qu'ils jugent raciste qu'ils quittent le théâtre royal de Stratford en pleine représentation. Il vaut peut-être mieux pour eux de ne pas attendre la fin... *«La pièce se clôt*, précise *The Independent* de Londres, *par une chorégraphie sur fond de roulements de tambour. Tous les acteurs ont les mains en l'air; à l'arrière-plan, la photo d'un Noir brandissant une arme.»* Tandis que le producteur de dramatiques à la BBC Albie James ne tarit pas d'éloges sur *Zumbi*, d'autres professionnels de la profession crient au scandale: montée par la compagnie Black Theatre Co-Operative, la pièce est sponsorisée par l'Arts Council of England, sorte de sous-ministère de la Culture de Sa Très Gracieuse Majesté.



— La pièce Zumbi, elle n'a pas été écrite par Jorge Amado.
— Ça, on s'en doutait !

L'*establishment* a du mal à avaler des phrases du genre: *«Je voudrais comparer notre situation avec celle des Juifs. Six millions d'entre eux ont été exterminés dans les camps de concentration. En ce qui nous concerne, ce sont 130 millions d'esclaves qui ont été massacrés à l'époque du commerce triangulaire... Vous nous dites que la Terre promise existe quelque part. Nous, on la veut ici et maintenant. Vous vous l'avez prise; vous nous avez volés, violés, pillés, exterminés. Aujourd'hui, on veut récupérer notre bien. Et, si vous ne nous le rendez pas, nous allons le reprendre de force, de la même façon que vous nous l'avez pris.»*

Une question: quand est-ce qu'on monte *Zumbi* à Salvador? Et avec les deniers publics s'il vous plaît... ■

Maíra tient à saluer la naissance du bimestriel ***Iê***, qui se charge d'informer le lecteur sur tout ce qui se passe en Europe dans le domaine de la **capoeira**. Renseignements auprès de mestre Iram au **46 31 06 05**.
(*Iê*, 1, rue Kellog, 92350 Le Plessis-Robinson. Prix: 5 F.)

un pays qui affiche la distribution des richesses la plus inégalitaire du monde, dans une société qui a maintenu l'esclavage en fonctionnement ouvert pendant quatre siècles et le maintient encore vivant dans la mentalité collective».

A la recherche de son innocence perdue, le voyageur se laissa prendre un moment par la magie bahianaise. Le mot *Brésil* résonnait comme une incantation sur la table de mixage d'un DJ mutant. Dernière surprise, le DJ avait les traits de Jean Genet! Genet qui comptait *Brésil* parmi ses mots fétiches, et Sartre, qui s'y connaissait en magie du verbe, saisit l'occasion pour entrer dans la danse: *«S'il murmure le nom* Brésil, *c'est pour avoir le Brésil dans sa bouche. Braise, îles, îles grésillantes de braise, grands bœufs braisés par le soleil : assonances, associations vagues, inépuisable profondeur».* (7) ■

(1) *Os Negros*, direction : Carmen Paternostro, théâtre de l'ICBEA, Salvador, Bahia. Projet : Intercena, Bahia. Production : Tantas Loucuras.

(2) Alors que les enquêtes de l'IBGE (Institut brésilien de géographie et de statistique) ont toujours montré que le Brésil était blanc en majorité (54%), une enquête de la DataFolha publiée le 25 juin 1995 dans un numéro spécial montre que 58% de la population a la peau sombre. La différence tiendrait à la façon de poser les questions: par exemple, le terme *pardo*, pour désigner les métis, terme utilisé par l'IBGE, est très dévalorisant (définition du dictionnaire *Aurélio*: d'un blanc sale, douteux), et beaucoup de métis choisissent la catégorie «blanc» pour échapper à *pardo*. Citons aussi quelques chiffres intéressants concernant les salaires : dans la catégorie de ceux qui perçoivent plus de 20 fois le salaire minimal, on rencontre 17% de Blancs, 10% de métis et 7% de Noirs. Dans la catégorie de ceux qui perçoivent moins de deux fois le salaire minimal, on rencontre 14% de Blancs, 19% de métis et 22% de Noirs. D'une manière générale, l'enquête de la *Folha de São Paulo* conclut que 87% des Brésiliens non noirs ont, à des degrés divers, des préjugés contre les Noirs.

(3) *«Les recensements de 1960 à 1970 ne tenaient plus compte de la "couleur", information qualifiée de* "sans intérêt et raciste" *par les autorités. Le MNU (Mouvement noir unifié), lui, n'est pas tout à fait d'accord. Il pense que cela aboutit à nier la communauté noire, à lui cacher sa propre* importance et, accessoirement, sa pauvreté.» Pierre Gaillard : «Le Brésil noir déterre ses racines», in *Brésil, Magie, Jeunesse, Violence*, Autrement 1991. Voir aussi l'article de Luiz Felipe de Alencastro: «Qui parle de démocratie raciale?»

Une enquête approfondie menée en 1990-91 par l'IBGE, le CNRS et l'ORSTOM, publiée dans les Cahiers des sciences humaines (vol. 30 n° 4 — 1994), qui dessine *«la carte de la pauvreté au Brésil»* ne fait aucune mention de la couleur des populations.

(4) Une enquête de l'IBGE, faite en 1976, qui demandait aux sondés de définir leur couleur de peau présente une liste de plus de 120 adjectifs. A une question sur sa couleur, Ezio Zan, le chanteur du groupe de pagode Os Morenos répond : *«Je ne suis pas noir, je suis marron bonbon.* Moreno *est la couleur du Brésil.»* Ce à quoi Fernando Pereira dos Santos, du groupe rap Disciplina Urbana oppose : *«Je suis fils de père blanc et de mère noire. Donc je suis noir.»*

(5) João José Réis, *Rebelião escrava no Brasil. A história do levante dos Malês (1835)*. Editora Brasiliense 1986.

(6) Roberto DaMatta, *Carnavals, bandits et héros, ambiguïtés de la société brésilienne*. Ed. du Seuil 1983.

(7) Jean-Paul Sartre, *Saint Genet comédien et martyr*, Gallimard 1952, p. 364.

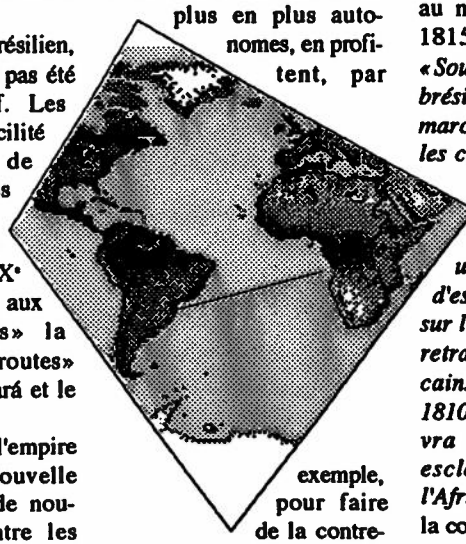
portugais.

Mais on ne refait pas les colons : ils pillent les *aldeias* sous l'œil bienveillant des administrateurs corrompus. Certaines tribus «civilisées» sont chassées des terres qui leur étaient officiellement allouées par la couronne. L'ensemble des lois progressistes de Pombal est abrogée dès 1798.

Pour le territoire brésilien, le *Directório* n'aura pas été totalement négatif. Les *aldeiamentos* ont facilité la construction de routes et de villages qui permet l'occupation des premières terres à café au XIX[e] siècle. Le pays doit aux Indiens «civilisés» la manutention des «routes» fluviales entre le Pará et le Minas Gerais.

Dans le cadre de l'empire portugais, cette nouvelle politique institue de nouveaux rapports entre les Blancs et les indigènes — les Africains, race maudite, en sont bien sûr exclus. Dès mars 1758, les Chinois de Macao peuvent travailler dans la fonction publique, idem pour les Hindous de Goa, Diu et Damião. Concernant les Amérindiens du Brésil, il n'existe plus de «guerres justes» au terme desquelles on peut les réduire en esclavage. L'Indien peut participer de notre humanité, le Noir, pas encore. En 1771, l'Indien José Dias Quaresma, capitaine en chef d'une *aldeia* à Rio, commet le *«crime»* d'épouser une Noire. Il est suspendu de ses fonctions.

La révolution américaine et les guerres en Europe relancent l'agriculture d'exportation en Amérique du Sud, et les Brésiliens, de plus en plus autonomes, en profitent, par



exemple, pour faire de la contrebande avec Montevideo. De son côté, le Portugal subit quelques revers en Afrique: les mines de soufre et la fonderie angolaises périclitent, tandis que les négociants portugais achètent leurs esclaves à l'aide de produits manufacturés étrangers...

Suite à l'invasion du Portugal par Junot, la cour se réfugie à Rio en 1808. La même année est signé avec la Grande-Bretagne un premier traité qui ouvre à la marine marchande de Sa Très Gracieuse Majesté les ports du Brésil. Mieux, les accords de 1815 et 1817 lient le Portugal à la politique antitraite de la perfide Albion. Lisbonne et Londres ont toutefois peu d'emprise sur les Brésiliens, qui continueront la traite jusqu'en 1850! malgré son interdiction dans les ports africains au nord de l'équateur dès 1815. Alencastro écrit: *«Soutenus par les produits brésiliens de troc et par les marchandises fournies par les commerçants européens installés à Rio, les négriers luso-brésiliens pourront capter une bonne part de l'offre d'esclaves qui s'accumulait sur la côte africain après le retrait des négriers américains et européens: entre 1810 et 1850 le Brésil recevra 68,3% du total des esclaves transportés de l'Afrique.»* L'installation de la cour, l'arrivée de produits européens et nord-américains, la prise en main par les Cariocas du commerce avec le lointain Mozambique et surtout la culture du café, tout concourt à développer la traite. *«Le crédit largement accordé par les négociants d'esclaves*, argumente Alencastro, *permettra à maints petits cultivateurs et fonctionnaires d'entreprendre des plantations de café au centre-sud du*

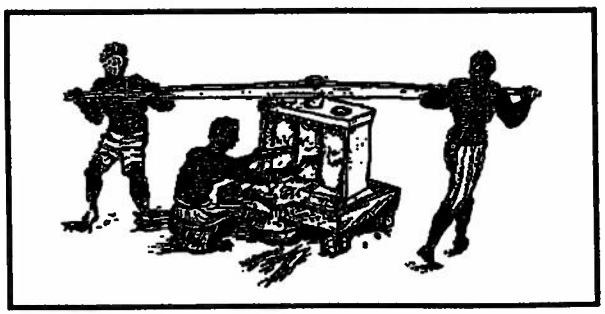
Brésil: la demande d'esclaves devient totalement tributaire de l'offre. Rien ne montre mieux le rôle de la traite négrière dans l'extraordinaire accumulation de richesses qui se produira au Brésil. Considérons aussi que les négociants d'esclaves bénéficiaient eux-mêmes de larges délais pour rembourser les biens achetés aux commerçants européens et destinés à être échangés contre des esclaves en Afrique.»

Pour le planteur, étant donné que le prix de l'esclave n'est qu'un quotient du prix des produits d'exportation, il est plus intéressant d'acquérir de nouveaux esclaves que de veiller à la reproduction de ceux qu'on possède déjà. (Ce qui n'est pas le cas aux Etats-Unis, où les planteurs misent sur la reproduction du *bétail*. L'arrivée tardive des esclaves permettra au Brésil de conserver de brillants fragments de cultures africaines. D'un point de vue humain, cette logique commerciale est bien entendu abominable.)

En Angola, c'est la fuite en avant vers le tout-traite au moment même où les puissances coloniales interdisent cet «abominable commerce». Les trafiquants s'enfoncent dans le continent et rêvent de relier par la terre l'Angola au Mozambique. Ils occupent les ports de l'embouchure du fleuve Congo, où circule toute la contrebande mondiale. Selon le gouverneur Miguel António de Melo, l'Angola n'est qu'un *«moyen pour faire prospérer l'agriculture et la minéralogie* [sic] *de l'Amérique portugaise»*.

En 1822 le Brésil devient indépendant. Trois ans plus tard, sous la tutelle du protecteur anglais, le contentieux est réglé entre le Brésil et son ancienne métropole. D'Angola s'élèvent des voix pour que Lisbonne persiste dans la traite, dont les revenus assurent la manutention de la colonie. Certains fonctionnaires portugais réclament le rattachement de l'Angola au Brésil ! Du *sans Angola pas de Brésil*, on est passé au *sans Brésil pas d'Angola*.

Deux cent cinquante ans après l'installation des premiers Portugais, la colonie est exsangue. Pombal, qui rêvait de faire de l'Angola un nouveau Brésil, verra, mais du ciel, son vœu commencer à se réaliser dans les années 1850. Au moment même où la traite s'achève, l'épopée de la nouvelle Angola «terre de peuplement» commence. Mais il y aura rejet de la greffe européenne. L'Angola n'est pas le Brésil. En 1960, le nombre des métis ne s'élève qu'à un pour cent de la population. ■



Pour en savoir bien plus:
La Traite négrière et les avatars de la colonisation portugaise au Brésil et en Angola (1550-1825), Luiz Felipe de Alencastro, Cahiers du CRIAR n°1, 1981, publications de l'université de Rouen, PUF.

de l'autre une intégration de la différence, son inscription dans la sphère des relations personnelles.

Mais alors, s'exclame notre naïf, nous avons là un terrain idéal pour Genet! C'est à l'intérieur des familles, dans ces jeux croisés de rôles entre dominants et dominés que poussent les haines les plus vivaces!

Notre observateur étranger se souvint alors qu'il avait vu et revu le spectacle, et qu'il n'avait pas trouvé trace de cette haine. Les comédiens étaient parfaits, les décors à la fois sobres et intrigants, la mise en scène maîtrisée. Mais pas trace de cette haine qui devrait agir comme un levain dans la cuisine de Genet. A quoi tenait cette mystérieuse disparition? Volonté délibérée du metteur en scène? Carmen Paternostro reprend dans le programme de la pièce une parole de Genet à Vitor Garcia qui, en 1962, mettait en scène *Le Balcon*: *«Si c'est nécessaire, trahissez-moi.»* Et elle ajoute: *«Trente-trois ans après, j'ai suivi la même recommandation.»* Refus de la part des comédiens d'engager le combat? L'un d'eux ne déclarait-il pas à notre naïf qu'il n'avait personnellement jamais été confronté au préjugé racial, mais qu'il avait pu saisir dans les conversations des bonnes, à l'arrêt de l'autobus, cette haine pour la patronne blanche... Terrible aveu de sa part, au carrefour de deux pièces de Genet!

Si la haine est dans la rue, pourquoi ne monte-t-elle pas sur la scène? Car il

Comment le monde du spectacle peut-il contribuer à rendre supportable la situation d'un pays où *«les pauvres composent une sous-race à traiter éventuellement avec cordialité»*?

semblerait bien qu'il y ait là une constante de l'art du spectacle, du moins à Bahia. C'est même devenu un lieu commun: *«C'est Bahia!»* Même si le sujet touche au cœur du conflit, les artistes semblent d'abord soucieux de désamorcer tout dispositif détonant. L'opéra monté en juin 1995 pour la commémoration du tricentenaire de la mort de Zumbi, *Lídia de Oxum*, est un bel exemple de cette faculté bahianaise de créer le consensus autour d'une esthétique faite de musique, de danse, de couleurs et de sourires, dans un mélange harmonieux et dynamique.

Même Genet n'a pas résisté à ce traitement. On pourrait aller chercher du côté de la traduction, on pourrait examiner à la loupe le jeu de tel ou tel comédien, et voir comment dans certains détails on peut réduire l'intensité d'une réplique. On pourrait aussi discuter un certain découpage de la pièce, des coupes qui en font plus une adaptation qu'une véritable traduction. On pourrait critiquer certains éléments de la mise en scène, clins d'œil au folklore bahianais, comme ces pas de capoeira qui contribuent à rendre le spectacle «plaisant». On pourrait analyser, décortiquer, «dramaturgiser», en perdre du coup une bonne partie de sa naïveté, et rester devant la même interrogation : comment le monde du spectacle peut-il contribuer à rendre supportable la situation d'un pays où *«les pauvres composent une sous-race, moitié humaine et moitié animale, à traiter éventuellement avec cordialité, mais qui est née pour obéir et servir jusqu'à la mort, sans droits ni espérances»*. C'est ce qu'écrit Fábio Konder Comparato dans la *Folha de São Paulo* du 8 juillet 1995, dans un article dirigé contre le Président et sa politique, *«un thatchérisme de province pratiqué dans*

* Cet article est à paraître dans une revue universitaire bahianaise.

Trahison théâtrale:

« Les Nègres » de Genet à Bahia*

par Jean-Paul Badet

TOUT VOYAGEUR a sans doute besoin de garder en lui une certaine innocence, ne serait-ce que pour accueillir les étrangetés et ne pas s'en trouver chaque fois complètement renversé. Au rayon des surprises, le Français débarqué au Brésil n'a que l'embarras du choix. A tel point que son innocence risque d'être rapidement mise à rude épreuve, à moins de se contenter des éblouissantes cartes postales qu'on lui offre à profusion, celles de la misère comme celle du sable fin.

Prenons un exemple. Dans sa naïveté, le Français en question pensait que Jean Genet était un auteur dramatique, un poète de pointure internationale. Il pouvait même avoir confirmation de son idée première à la lecture d'auteurs autorisés qui lui proposaient quelques informations quantitatives : la pièce *Les Nègres* avait été représentée plus de 1400 fois à New York, entre 1961 et 1964.

Le lecteur attentif pouvait aussi s'arrêter sur la question posée par Genet en exergue à sa pièce: *« Mais qu'est-ce que c'est donc un Noir? et d'abord, c'est de quelle couleur? »* Il lui semblait légitime de penser que cette question, posée au Brésil, avait une certaine pertinence. Eh bien, surprise: la pièce est inédite en portugais! Elle a été montée, une première brésilienne, à Salvador en avril 1995 (1). Il conviendrait certainement de s'interroger sur les raisons de cette longue absence. Pour cela, il faudrait s'arrêter sur des faits connus mais qui n'en restent pas moins surprenants, comme la place faite en France à la langue portugaise, place à peu près nulle si on considère l'enseignement des langues étrangères au collège. Si l'on se souvient que dans les années 60 le plus fort courant d'immigration en France venait du Portugal, il faut reconnaître qu'il y a là une nouvelle bizarrerie. On pourrait continuer en s'interrogeant sur la place des littératures portugaise et brésilienne dans la littérature mondiale, et on buterait immédiatement sur la lancinante question du Nobel, jamais attribué à un écrivain de langue portugaise. A l'époque de la remise du prix, c'est presque devenu un sujet de plaisanterie qui pourrait figurer à la rubrique sportive de la presse brésilienne!

S'agissant plus précisément des Nègres, le Français naïf se souviendra de ce qu'il apprenait sur les bancs de l'école au sujet de la société brésilienne, *« harmonieusement multiraciale »*, et il restera confondu par l'énormité d'une telle imposture. Poussé à s'interroger sur ce qu'il en est réellement de ces fameux trois sangs du Brésil, il rencontrera des chiffres (2), il se heurtera à l'absence de chiffres (3), et il rencontrera surtout beaucoup d'adjectifs de couleur (4).

Poursuivant son enquête du côté des penseurs, notre naïf trouvera la trace des révoltes d'autrefois. Il lira sous la plus d'un historien (5) que les rebelles de 1835, des musulmans africains pour la plupart, voulaient briser la domination blanche et qu'ils voyaient les métis et les Noirs nés au Brésil comme des complices des Blancs. Il observera avec Roberto DaMatta (6) que le Brésil et les Etats-Unis ont donné des réponses bien différentes à l'abolition de l'esclavage: d'un côté une ségrégation officielle, prévue par la loi,

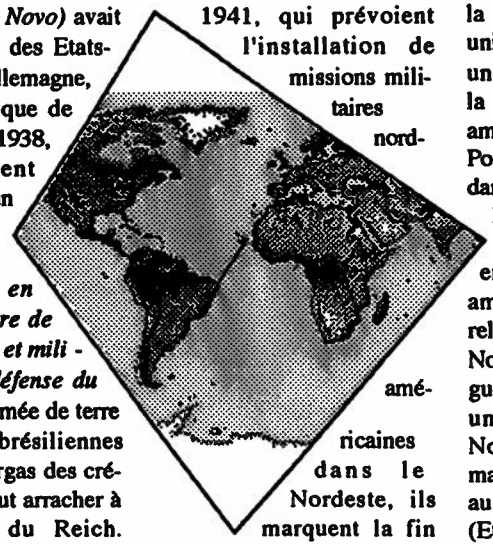
Natal-Parnamirim Field

A little America no coração do Nordeste

Natal. Pour les Français, ce nom n'est pas sans évoquer l'aventure de l'Aéropostale. Pour beaucoup de Brésiliens, le chef-lieu *potiguar n'est qu'une ville nordestine, pauvre et rétrograde. Pour les Etats-Unis, Natal fut durant la Deuxième Guerre mondiale une des clefs de voûte de la défense du continent. Enfin, pour les travailleurs du Rio Grande do Norte, l'arrivée des *marines* n'apporta aucun signe concret de développement...**

Par Leon Montenegro

MAIRA a souvent évoqué la valse-hésitation qui a précédé l'entrée du Brésil dans la dernière guerre mondiale. Plus proche des régimes fascistes que des démocraties parlementaires, l'Etat totalitaire de Getúlio Vargas *(Estado Novo)* avait plus à craindre des Etats-Unis que de l'Allemagne, de l'Argentine que de l'Italie. En juin 1938, le Département d'Etat propose un *« programme général de coopération, en vue de fourniture de matériels naval et militaire pour la défense du continent »*. L'armée de terre et la marine brésiliennes réclament à Vargas des crédits, qu'il ne peut arracher à de ses amis du Reich. L'Allemagne n'a pas les moyens de l'Oncle Sam... Alors, pressions économique et militaire obligent, le Brésil se trouve en 1939 après la Conférence de Lima et les Accords de Washington pieds et poings liés au gendarme *US*. Quant aux accords du 17 janvier 1941, qui prévoient l'installation de missions militaires nord-américaines dans le Nordeste, ils marquent la fin du «rêve allemand» de Vargas. Washington s'engage à financer le complexe sidérurgique de Volta Redonda et ouvre un crédit de 12 millions de dollars d'armement pour la seule armée de terre brésilienne. En tout, à travers l'Eximbank, 100 millions de dollars pour l'achat de matériel de guerre seront libérés.



Dès avril 1941 — sept mois avant Pearl Harbor —, le Brésil ouvre ses ports des Nord et Nordeste à la *Navy*. En juillet, le ministre de la Guerre, le général Eurico Gaspar Dutra, et le lieutenant-colonel Miller, chef de la mission militaire états-unienne au Brésil, signent un *Term of agreement* pour la création d'un état-major américano-brésilien.

Pourtant, le Brésil se refuse dans un premier temps à utiliser les 12 millions de dollars d'armement et empêche les techniciens américains de procéder au relevé de la carte du ciel du Nordeste. Et quand éclate la guerre, Rio craint davantage une invasion *US* du Nordeste que les sous-marins nazis qui patrouillent au large des côtes de Bahia. (Et, de fait, Roosevelt avait envisagé l'invasion des centres stratégiques nordestins en cas de refus de Vargas de se ranger au côté des Alliés!) Le 28 janvier

* Du nom des Indiens potiguara qui habitaient le littoral.

1942, Rio rompt avec les forces de l'Axe. Après les torpillages de navires brésiliens par des sous-marins nazis, qui feront plus de 500 victimes, Vargas déclare la guerre à ses ex-amis germano-italiens.

Natal n'a jamais eu l'importance stratégique de Stalingrad, Singapour, Timor ou du canal de Suez. Néanmoins, les 7400 km de littoral nordestin sont indispensables à la défense du continent américain et notamment les 3000 km compris entre Bahia et le Pará. Pour les Etats-Unis, le triangle Natal-Recife-Fernando de Noronha, le ***saliente nordestino***, constitue le tremplin vers Dakar. (Rappelons-nous qu'à l'époque les Panzer de Rommel menacent de pousser aussi vers l'Afrique de l'Ouest.)

De son côté, Rio est loin de considérer le Nordeste comme une zone stratégique. Pour lui, le Sud et la frontière argentine demeures les seules régions sensibles. L'Etat n'a guère envie de se brouiller avec les oligarchies nordistes. Ainsi la défense du Nordeste n'est-elle garantie que par un bataillon de chasseurs et deux batteries d'artillerie (une à Salvador, l'autre à Recife). Mi-1941, l'armée de terre crée le théâtre des opérations du Nordeste et organise trois régiments d'infanterie à Recife, João Pessoa et Natal. L'archipel de Fernando de Noronha est occupé et fortifié.

La marine, qui a son commandement général à Natal, où se trouvent, depuis 1908, l'Ecole des aspirants marins et la Rádio Farol, entreprend la construction de bases navales. (Quant à la FAB, force aérienne brésilienne, elle ne sera constituée qu'en 1942.) C'est en 1942, ou plus exactement le 3 mars de cette année-là, qu'un nouvel accord américano-brésilien, prévoyant un crédit pour l'armement de 20 millions de dollars échelonné jusqu'en 1948, est signé, faisant tomber les dernières réticences de Rio.

— C'est cool, my friend, par rapport aux machos d'ici, les gringos mettent des capotes.

La guerre bouleverse les villes du littoral nordestin. Mais de toutes, c'est la capitale *potiguar* qui subit le plus grand choc avec la construction de deux bases (navale et aérienne), la venue d'une brigade d'infanterie, l'installation d'un système de surveillance de la côté. Les Américains ont débarqué et avec eux le plus grand chambardement, c'est-à-dire la mise sur pied de la Parnamirim Field, base aérienne d'appui aux belligérants en Europe et Afrique.

Les *gringos* n'ont pas attendu le milieu de la guerre pour investir le camp de Parnamirim. Leur premiers avions y ont transité dès juin 1941— les Etats-Unis n'entrent en guerre qu'en décembre... Les avions regorgeant d'espions et de techniciens militaires entrés au Brésil sans passeport décollent camouflés en aéronefs commerciaux. (Les Américains réquisitionnent même les pistes d'atterrissage d'Air France, de la Lati, la compagnie italienne, et de la Lufthansa.) En réalité, la construction de la base a débuté en 1940 pour s'achever en mars 1942. Le 2 août 1942 — avant même la fin de la construction de la base navale —, les navires américains affluent. (Le 24 septembre, les deux premiers sous-marins que l'Oncle Sam s'est engagé à livrer au Brésil accostent à Natal.) On ravitaille. La base ne tarde pas à abriter des centaines de soldats, dont le groupe de chasse aux sous-marins. De

alors se balader dans la Death Valley ou faire un petit tour une journée à Disney World, en Floride. Un tiers des Brésiliens passerait par un parc Disney: ils constitueraient la troisième clientèle étrangère après les Canadiens et les Britanniques. (L'an dernier, Disney a dépensé plus de 750000 dollars en pub rien qu'au Brésil.)

On part aussi aux Etats-Unis pour pratiquer des activités qu'on ne trouve pas chez soi. Ainsi à Aspen, célèbre station de ski du Colorado, on trouve presque autant de Brésiliens que d'Allemands.

Mais que les patriotes français se rassurent : des 500000 Brésiliens qui sont venus en Europe l'an dernier, 300 000 ont visité notre bel Hexagone (leur deuxième destination favorite demeure l'Italie et non pas le Portugal). Et point besoin d'être sous-directeur à la Petrobrás ou journaliste vedette de TV Globo pour s'accorder une semaine de vacances en Europe. Pour 6084F seulement, on peut « faire » en une semaine Paris et Rome...

Il arrive aussi que les Brésiliens jouent les routards: 30000 se sont rendus en 1995 en Asie du Sud-Est et 200000 en Asie continentale et Moyen-Orient (beaucoup ont de la famille au Liban ou en Israël). A l'inverse, la high society affectionne l'Afrique du Sud. Pour 26350F, 800 ***happy few*** ont passé la semaine du réveillon dans un palace 6 étoiles au pays de Mandela.

Plus curieux en apparence, les Brésiliens goûtent les Caraïbes et notamment Aruba, où ils dépensent plus par tête de pipe que les Etats-Uniens (846F par jour et par personne contre 735F). Ces Brésiliens cousus d'or trouvent dans cette île des Antilles néerlandaises ce que les 7000 km du merveilleux littoral brésilien, et principalement nordestin, ne peuvent plus leur offrir: c'est-à-dire des infrastructures dignes de leur statut social. En effet, dans les grandes stations balnéaires du Nordeste, il n'est pas rare qu'en été les touristes venus de Rio ou de São Paulo ne puissent prendre leur douche faute d'eau. Globalement, le Brésil a perdu 20% de ses touristes étrangers en quelques années. Songez qu'en 1986 2 millions de *gringos* ont visité le pays du carnaval contre seulement 1,6 million en 1994. La violence, le manque d'infrastructures et, depuis l'avènement du ***real***, la cherté de la vie ont fait fuir les amateurs de farniente et de bronzette. Il faut aussi préciser que l'organisme officiel de tourisme, a Embratur, dispose d'un budget limité pour faire connaître le Brésil. A titre d'exemple, le Portugal a investi 5 millions de dollars en pub pour attirer le seul touriste brésilien, soit une somme supérieure de 20% au budget de l'Embratur.

De son côté, l'Argentine a vu en huit ans le nombre des touristes étrangers augmenter de 15% grâce aux mêmes modernisations de ses infrastructures. Si le Brésil avait fait de même, il compterait aujourd'hui à peu près 5 millions de vacanciers qui lui rapporteraient la bagatelle de 5 milliards de dollars par an.■

«Maman, je veux aller à Cuba et revenir», chantait Caetano Veloso en 1983. Trois ans plus tard, Brasília reprenait ses relations diplomatiques avec le ***«premier territoire libre d'Amérique latine»***. Aujourd'hui, véritable Bangkok des Caraïbes, La Havane est redevenue la ville-bordel qu'elle était du temps de Batista. Et le prétendu «blocus» US n'explique pas tout... Aux Brésiliens, Fidel *via* la DM9 propose des séjours à 6080F dans des palaces 5 étoiles. Une question se pose: les putes de 16 ans sont-elles comprises dans le forfait?

des années 20. Du métissage des produits français et brésiliens, tropicaux et tempérés, *bem temperados*, est née une nouvelle gastronomie. Enfin presque... le chef Pereira de Souza, du *Coq Hardy*, avoue préférer aux haricots noirs et farine de manioc du bon caviar sur une tranche de pain français. Après tout, ces Nordestins ont fait preuve d'une extraordinaire ouverture d'esprit. Les Brésiliens normalement constitués— et même de Français, honte à eux ! — sont pas dégoûtés à l'idée de manger des escargots ou des grenouilles.

Aujourd'hui le *Paraibano* Antônio Costa da Silva, qui a succédé, à Rio, à Claude Troisgros (le papa a 4 toques au *GaultMillau*), admet, non sans fierté, *«adorer les grenouilles à la provençale»*. En 1993, Troisgros a fui Rio pour New York, et c'est ce Nordestin qui désormais porte haut et fort les couleurs de la cuisine française, ou plutôt de la cuisine «anthropophagique» franco-brésilienne (*maïresque* quoi?).

En 1994, Antônio Costa da Silva fut élu par le guide *Quatro Rodas* (l'équivalent du *Michelin* ou du *GaultMillau*) Meilleur Cuisinier de Rio. Doit-on s'étonner que trois de ses seconds soient également des enfants du *Nordeste*? On ne change pas une recette qui marche. ■

Tourisme:

Os novos globe-trotters

... après le tourisme sexuel...

Il y a quelques semaines, l'hebdomadaire *Veja*, dont un des rôles est de vanter la prétendue bonne santé de l'économie brésilienne, consacrait quelques belles pages à ces 3,1 millions de Brésiliens qui, en 1995, ont voyagé à l'étranger. En France comme aux Etats-Unis, les Brésiliens sont désormais après les hordes nippones les touristes qui dépensent le plus par jour et par personne.

L'année dernière, le Brésil a donc envoyé à l'étranger plus de trois millions de touristes ! soit 17 fois plus qu'il y a vingt-cinq ans. Est-ce à dire que le pays se porte 17 fois qu'en 1970? Pas tout à fait. Ce record est à mettre à l'actif d'un *real* stable, de crédits voyages très avantageux et de la révision à la baisse (environ 30%) des tarifs pratiqués par les compagnies aériennes internationales. Alors pas de quoi pavoiser: trois millions de Brésiliens qui voyagent à l'étranger sur une population de 153 millions...

Comme il se doit, les Etats-Unis sont la destination préférée des *Brazucas*. L'année dernière, 750 000 d'entre eux ont visité le pays et y ont même dépensé quelque 2,2 milliards de dollars. La plupart arrivent par l'aéroport international de Miami, où des fonctionnaires qui parlent portugais les attendent. Pour la Floride on trouve jusqu'à 106 vols hebdomadaires, contre 98 pour Buenos Aires et 69 pour New York. Pourtant, dans cette dernière ville, on ne compte plus les boutiques ou magasins qui affichent: *«Aqui fala-se português»*. A en croire une enquête de *Veja*, 91% des Brésiliens se rendent aux *States* d'abord pour y faire des emplettes. Ce qui n'empêche pas de visiter — un tour operator propose 1 semaine à New York avec hôtel, excursions et billet d'avion pour 4560 F. On part

leur côté, comme le souligne la presse, officiers et sous-officiers brésiliens font preuve chaque jour davantage de leur impréparation au matériel américain. Quoi qu'il en soit, dès 1943, la base est en place, avec son hôpital naval et son service de rayons X. Sur 2970 acres de terrain, les Américains ont aménagé 2 grandes pistes d'atterrissage de 80 mètres de largeur, 6 autres pistes secondaires et 10 hangars. La base comprend alors 700 habitations — disposant du tout-à-l'égout — destinées à loger quelque 1800 officiers et 2700 hommes de troupe. Le tout placé sous la responsabilité du général d'aviation Robert L. Walsh, chef des forces aériennes *US* pour l'Atlantique-Sud, et responsable d'un détachement de liaison avec la Royal Air Force.

Bien que la région de Natal dépende de l'amiral brésilien Ary Parreiras, c'est la 4e escadre de la marine et les fusiliers marins de l'Army Force qui font la loi.

❦

Secret défense: Washington a toujours refusé de communiquer le nombre d'avions ayant transité par Parnamirim. Mais les observateurs de l'époque ont évalué à 400, voire 600, le nombre des avions qui quotidiennement se posaient à Natal. Environ 300 d'entre eux se dirigeaient ensuite vers l'Afrique. Parnamirim accueillait ainsi cinq fois plus de trafic que sa capacité ne lui permettait.

Au cœur de la guerre, Natal abrite jusqu'à 10000 soldats américains, sans compter leurs homologues brésiliens. La capitale *potiguar* voit ainsi sa population

Les prolos du Nordeste «rêvent de Seven-up mais ne peuvent s'offrir que du Guaraná»

s'accroître subitement de 20%. Autant dire que Natal la Miséreuse a du mal à faire face à la situation même si les Américains importent tout, du papier hygiénique à l'eau potable. Les *gringos* font percer un pipeline de 20km et construire en cent jours, par quelque 6000 ouvriers, la *Parnamirim Road*, qui met Natal à moins de vingt minutes de route, contre trois heures auparavant, par la piste. Contrairement aux prolos de Natal, les *marines* sont comme des coqs en pâte: ils disposent d'une bibliothèque de 5000 livres, de deux cafétérias, d'une chapelle de 400 places, de trois terrains de base-ball, d'un théâtre, d'un club pour officiers, d'une station de radio avec retransmission du Columbia Broadcasting System of New York.

La base ne se contente pas d'accueillir des prostituées, elle reçoit également des hôtes de choix: le prince Faysal d'Arabie saoudite, la femme de Chiang Kai-Sek, madame Elionor Roosevelt, le prince Barnard des Pays-Bas. Parnamirim est le siège de la conférence au sommet entre Vargas et FDR.

❦

Tandis que les grands de ce monde disposent de la vie des humbles, ces derniers en bavent des ronds de chapeau à Natal. La hausse du coût de la vie a suivi celle du trafic aérien. Les loyers sont devenus prohibitifs. Et bien que les Américains soient, comme on la vu, quasiment autosuffisants — ils dépensent leurs soldes en acquérant des produits venus directement de leur *home-land* — et que la Commission brasilo-américaine de production de genres alimentaires tente de développer la production de haricots, on assiste à un début de pénurie alimentaire. D'autant que la météo s'en mêle: 1942 est marquée par la sécheresse. Deux mille trois cents crève-la-faim quittent Natal et l'hinterland pour l'Amazonie et son caoutchouc. Les ☞

bases militaires ne peuvent en effet fournir du travail qu'à un personnel qualifié ou qu'aux aigrefins versés dans le marché noir: l'arrivée de produits *made in USA* induit de nouveaux comportements consuméristes. Seuls les chauffeurs de taxi sont devenus millionnaires. Comme l'écrit Maria do Livramento Miranda, les prolos *«rêvent de Seven-up mais ne peuvent s'offrir que du Guaraná».*

La Deuxième Guerre mondiale permit de développer les infrastructures de certaines capitales d'Etat du Nordeste. Mais cette urbanisation ne s'accompagna pas d'une industrialisation. On assista au contraire au renforcement du capital marchand au détriment d'un réel capitalisme productif. (Notons tout de même le frémissement de l'industrie textile, la production et l'exportation de minerai de tungstène). Les grands propriétaires terriens n'eurent rien à craindre de l'installation des bases *US*. Tandis que les paysans qu'ils avaient mis à la rue rejoignaient, dès 1945, les fronts de travail organisés par le gouvernement, les indécrottables *fazendeiros* investissaient dans l'immobilier, la construction civile et le commerce. Renforçant leur pouvoir économique, ils éloignaient le spectre, pour eux mortel, du capitalisme industriel. ■

Georges M., grand timonier du Val-de-Marne.

— En fait, pendant la guerre, j'étais à Natal...

Cet article est largement fondé sur l'étude de Maria do Livramento Miranda Clementino. *Impacto urbano de uma base militar : a mobilização militar em Natal durante a Segunda Guerra Mundial.* Cet ouvrage est disponible à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine, 28, rue Saint-Guillaume 75007 Paris.

JAVA DO BRASIL

SOIREE BRESILIENNE
ET CONCERT TOUS LES DIMANCHES

A partir de 21h à la JAVA
105, rue du Faubourg-du-Temple
75010 Paris
✆ 42 02 20 52.
M° Goncourt ou Belleville
Entrée 40 F jusqu'à 22h
et 50F après 22h.
Programme et renseignements :
45 41 25 79 et 48 36 15 60.

Les représentants de la cuisine française au Brésil viennent du sertão

Fais comme l'oiseau

Le Nordeste... polygone de la sécheresse... *Vidas Secas*... Josué de Castro, prophète de la faim du monde... Malnutrition chronique... Mortalité infantile, nanisme... Ironie de l'histoire : les plus grands cuisiniers brésiliens sont aujourd'hui des Nordestins !

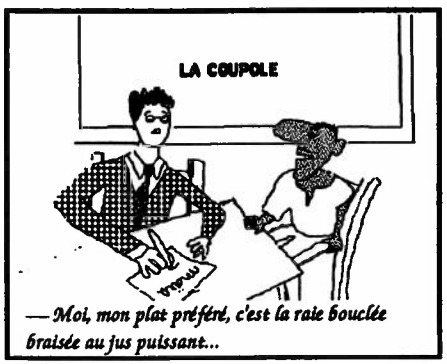
par Ugo Milhô

DANS *Sécheresse*, le célèbre roman de Graciliano Ramos, la chienne Baléia rêve de cochons d'Inde, ces succulents petits rongeurs qu'on trouve dans le sertão. Les José Gomes da Silva, José Pereira de Souza et autres Antônio Costa da Silva en ont mangé aussi, des cochons d'Inde et des lézards également... José Gomes est né à Palmeira dos Indios, bourg perdu de l'Alagoas où vit le jour un certain Graciliano Ramos. Ouvrier du bâtiment, José immigre, en falsifiant ses papiers — il est mineur —, pour São Paulo. Comme beaucoup de *sertanejos*, il est analphabète et condamné à des emplois sous-qualifiés. Il trouve alors une place de plongeur dans un restaurant, ce qui présente au moins un avantage : celui d'avoir toujours à manger. Encore faut-il savoir ce qui est comestible... Au patron de *La Tambouille*, restaurant français où il travaille, José Gomes demande en voyant ces mollusques visqueux appelés huîtres si ça se mange... Aujourd'hui, à 37 ans, Zé est le patron du restaurant *O Leopolldo*. Il gagne 18000 F par mois et figure en bonne place dans le livre de Carlos Roqu e: *Chefs de Cuisine — Nordestinos e a Culinária Européia*. Une belle récompense pour cet autodidacte qui a appris sur le tas et pendant ses heures de repos. Mais, n'en déplaise aux racistes du Sud pour qui le *Nordeste* est une terre des sous-hommes, mais les fils du sertão se révèlent des maîtres queux qui n'ont pas de poêle dans la main lorsqu'il s'agit de remuer leurs nouilles *[N'y a-t-il pas ici quelque contrepèterie ? NDLR]*.

Le *Cearense* José Pereira de Souza, chef cuisinier du *Coq Hardy* (sic), avance cette thèse: *«Je crois que le Nordestin fait preuve de talent pour l'artisanat, et la cuisine française exige de la délicatesse et de la patience.»*

Grands toqués du Nordeste, ces Gagnaire sont des gagnants. Songez que José Pereira dos Santos, sympathique quinquagénaire, n'avait jamais vu une seule crevette de sa vie lorsque, en 1960, il arriva de son Alagoas natal à São Paulo. Après des années de plonge à *La Popote* (aujourd'hui disparue), et un dur apprentissage, Zé Pereira présente sa recette favorite: les crevettes flambées au cognac à la sauce au maïs vert, aux raisins secs, champignons et cœurs de palmier. A la tête du restaurant *La Cocagne*, dont il détient 10 % des actions, ce compatriote de l'ex-président Collor de Mello touche 50 000 F par mois. Bien des chefs de notre Hexagone aimeraient gagner autant...

Ces anciens mangeurs de tatou farci devenus génies de la queux pratiquent à leur manière l'*anthropophagie* chère aux poètes modernistes



— Moi, mon plat préféré, c'est la raie bouclée braisée au jus puissant...

Connaissant le thème du présent dossier, un lecteur nous a envoyé ce texte... Suivez son exemple...

Nègres marrons dans l'enfer vert

L'IMMENSE forêt amazonienne fut pour les candidats au marronnage une très bonne alliée. Ainsi, pendant des décennies, la moitié de la population des Guyanes fut-elle composée d'esclaves fugitifs ou marrons*.

La formation des *quilombos* ou *mocambos* s'accélère dans la région nord du Brésil à partir de 1755. La ruée vers les *drogas do sertão* précipite nombre de moulins à sucre dans la faillite. Et les esclaves africains, récemment déportés, profitent bien sûr de l'occasion. Autre facteur déterminant: l'expulsion des Jésuites, qui possédaient eux-mêmes un important cheptel d'esclaves. Mendonça Furtado est chargé par le président de la province du Grão-Pará de redistribuer les biens de la Compagnie de Jésus. Inutile de préciser que les esclaves n'attendent pas le grand partage bien tranquillement...

La victoire à Saint-Domingue, devenu Haïti, la courte abolition de l'esclavage dans les colonies françaises (1794, sous Robespierre), la proclamation de l'indépendance brésilienne (1822) et la révolte de la Cabanagem, qui débute en 1835, encouragent les Noirs à anticiper leur émancipation.

L'un des plus importants *quilombos* du Grão-Pará se situe dans les environs du port de Tuiaçu au confluent des fleuves Tuiaçu et Gurupi. Ce port est spécialisé dans le trafic illégal d'esclaves venus pour la plupart de Cacheu, deuxième comptoir de Guinée portugaise. (Touché par une épidémie de variole, le Pará cesse vers 1750 d'importer des Guinéens, trop sensibles au virus. On leur préférera les Angolais, connus pour être polus résistants.)

Citons pour mémoire le *mocambo* d'Itamandri (Maranhão) et celui de Camiranga (Pará) dans le *municipe* de Viseu. Encore aujourd'hui, la population est en majorité noire.

> En Amapá, on proclame la République de Cunani, dont le président est français et s'appelle Jules Gros. Le seul inconvénient est qu'il habite Paris...

Intéressant est le va-et-vient des fugitifs entre la Guyane et l'Amapá brésilien. De tout temps, le bassin amazonien a été un formidable réseau de communication et un formidable objet de convoitise.

Une fois abolie l'esclavage en 1848, la France tente de s'accaparer précisément le territoire d'Amapá (capitale : Macapá). Elle va jusqu'à déléguer un scientifique du rang d'Henri Coudreau pour étudier les possibilités d'alliance avec les quilombolas de la province brésilienne, qui se rallieraient ainsi àla bannière tricolore du pays des droits de l'homme. On va même jusqu'à proclamer la République de Cunani dont le président est français et s'appelle Jules Gros. Le seul inconvénient est qu'il habite Paris...

Il faudra attendre 1899 pour que, sous l'impulsion du baron du Rio Branco, l'Amapá passe définitivement au Brésil. ■

Jean-Claude LABRO

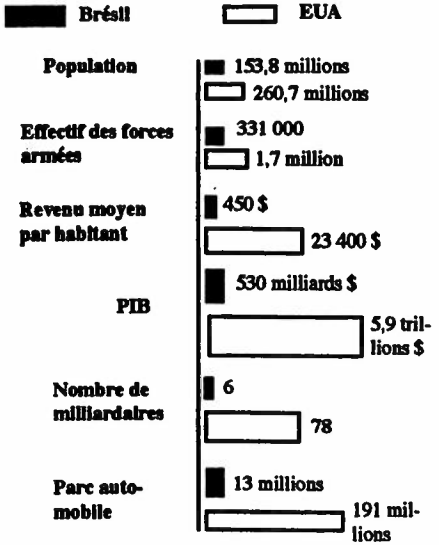
*Marrons, de l'espagnol *cimarrón* = sauvage. Au Brésil, on parle de *quilombolas*, i.e. habitants des *quilombos*, refuges de Noirs marrons...

EUA-Brésil :

Des amis de cinquante ans

En avril 1995, le président Fernando Henrique Cardoso se rendait aux Etats-Unis pour une visite officielle. Au dire des certains experts en brésilologie, ce voyage aurait marqué un tournant dans la politique du pays : FHC, auréolé d'un nouveau prestige intérieur, se serait lancé dans les amendements économiques d'orientation libérale au détriment de réformes sociales urgentes. Trente-deux ans après le coup d'Etat qui plaça Brasília dans l'orbite américaine, où les deux pays en sont-ils?

APRES la Chine et le Mexique, le Brésil demeure le pays où l'Oncle Sam investit le plus. Il accueille 1 500 multinationales américaines dont certaines sont installées depuis plus de 70 ans. Elles sont responsables de 1 million d'emplois directs et de 5 millions d'emplois indirects. Un cinquième des prolos brésiliens avec une carte signée *(carta assinada)* travaillent pour une entreprise *US*. Des 500 plus grandes firmes brésiliennes 59 ont leur siège aux EUA. Dans les domaines respectifs de l'industrie pharmaceutique, de la distribution de carburant et de l'informatique, leurs proportions sont de 8/20, 7/20 et 5/20. Un beau carton ! En résumé, on peut dire que 1 multinationale sur 3, 1 banque étrangère sur 4, 3 franchises commerciales viennent des EUA. Qui dit mieux?



Les noms d'IBM, de Texaco, General Motors, Coca Cola ou Xerox sont aussi connus que ceux des écoles de samba. Introduit dès 1966, le concept du *shopping center* a tellement pris au Brésil que le pays occupe désormais le cinquième rang mondial (on a ouvert 94 shopping centers et 17 sont en construction).

Dans le domaine culturel, l'impérialisme *gringo* est omniprésent. On sait que les industries du disque et du film occupent le deuxième rang dans les exportations américaines. Trois films sur cinq projetés au Brésil sont *made in Hollywood*. (Un film français ou italien ne fait jamais plus de 500 000 entrées au Brésil.) Côté télévision, le panorama est peut-être moins affligeant que dans notre Hexagone. Les programmes américains ne représentent que 26% du total des émissions proposées sur la Globo et seulement 22% sur le SBT de Sílvio Santos. Depuis 1987, la Bandeirantes diffuse les matchs de basket de la NBA et 1,5 million de poupées Barbie sont vendues à de jeunes têtes pas toujours très blondes. Enfin,

un livre sur trois publiés au Brésil et trois chansons sur cinq diffusées sur la bande FM sont nord-américaines.

Sur les 115000 entrées proposées par le dictionnaire *Aurélio*, on trouve rien de moins que 1 117 mots d'origine anglaise. Parmi eux, 743 ont subi une lusophonisation évidente. Exemples : *nocaute* (knock-out), *futebol* (football), *sanduíche* (sandwich). Mais 374 ont été incorporés pêle-mêle au lexique luso-brésilien (mouse, topless, check-up...). Plus grave, le locuteur de la rue emploie davantage le mot *Xerox* que *fotocópia*, ou gilete (Gillette) que rasoir? (En revanche, le Brésilien ne dit pas de Kleenex pour un mouchoir en papier...).

Dans le domaine de l'éducation, la vieille Europe et notamment la France sont en net recul. Sur les 2400 boursiers de la CNPq, 886 ont opté pour les universités américaines contre 400 pour celles de notre Hexagone. Un cinquième des titres de revues scientifiques disponibles dans les bibliothèques universitaires du Brésil sont signés de chercheurs US. Le boom le plus spectaculaire a été enregistré dans le secteur du management d'entreprise. En 1981, on ne comptait que 180 étudiants de 2e ou 3e cycles inscrits dans les sections management d'entreprise des universités américaines. L'année dernière, ils étaient, rien que pour le 2e cycle, au nombre de 300. Soit 300 futurs super-P-DG formés directement aux *States*. (Un an de scolarité à Harvard coûte 101 400 F, une paille!)

L'horizon des relations EUA-Brésil n'est pas sans présenter au moins deux nuages de taille : la répression au narcotrafic et les brevets concernant la propriété intellectuelle.

Le Brésil, dont certains ports permettent aux cartels d'exporter la cocaïne vers l'Europe, l'Afrique et les Etats-Unis, a toujours voulu collaborer avec le DEA, qui fait semblant de lutter contre la came, mais pas question de laisser une police étrangère pénétrer sur le sol sacré de la patrie.

Le respect de la propriété intellectuelle pose de tout autres problèmes. Le Brésil partage avec la Turquie, la Colombie et le Malawi la particularité de ne pas payer de royalties sur les médicaments, les aliments et la chimie fine. Or, le Brésil demeure le quatrième marché mondial pour les médicaments. *« Rien que la valeur des brevets*, précise *Veja, s'élève à 400 millions de dollars l'an. »* Les entreprises pharmaceutiques brésiliennes se défendent en arguant du fait que certains brevets représentent jusqu'à 20% du prix du médicament. C'est très gentil de leur part. Le problème, c'est que le consommateur brésilien débourse la même somme que son homologue américain. Et il n'a pas le même pouvoir d'achat...

Bien évidemment, tout cela énerve Washington, qui, par ailleurs, refuse aux Amérindiens d'Amazonie, grands botanistes, tout droit à une propriété intellectuelle. Déjà en 1989, le Brésil, qui copiait les logiciels informatiques *US*, s'est vu placé sur la grande liste, le *listão*, des pays à punir. Washington a multiplié par deux la TVA sur les produits brésiliens. Soit pour le commerce extérieur *verde-amarelo* une perte sèche de quelque 300 millions de dollars. C'est beaucoup mais les Américains estiment que la piraterie sur la propriété intellectuelle leur coûte, rien que pour le Brésil, 800 millions de dollars l'an! Et la force de frappe de Clinton est tout autre que celle de FHC. 22% des exportations brésiliennes se font en direction des Etats-Unis, contre 1% dans l'autre sens. Autant dire que l'Oncle Sam demeurera encore longtemps un parent avec qui il convient de ne pas se fâcher. ■

La propriété intellectuelle est tellement respectée en Amérique latine qu'une PME péruvienne s'est lancée dans la fabrication de chaussures de sport baptisées Reebok. Elle a obtenu par Lima le blocage au port d'une cargaison de vraies Reebok venues de Grande-Bretagne...

tours de Santa Cruz de la Sierra, fief de la coca, mais aussi prolongement naturel du Mato Grosso. Une inflation raisonnable (7,5% l'an) et des taux de crédits avantageux (15% contre 60% au Brésil) leur permettent d'assurer 30% de la production nationale de soja. La présence brésilienne a ému certains gradés de l'armée, qui redoutent également l'invasion des chercheurs d'or et autres bûcherons dans la région de Pando. Ils seraient au nombre de 10000.

De plus, environ 1300 étudiants brésiliens en médecine ont choisi la Bolivie eu égard aux concours d'entrée et aux frais de scolarités plus intéressants qu'au pays. Seul problème: Brasília ne ne délivre pas encore d'équivalences aux diplômes boliviens.

Comme au «bon vieux temps» de l'exil politique, le dernier qui part éteint la lumière...

Pérou — Au cœur de la jungle, malgré les narcotrafiquants et le Sentier lumineux travaillent quelque 5000 chercheurs d'or brésiliens (*garimpeiros*).

Colombie — La présence des narcos empêchent la pénétration des chercheurs d'or, que l'on évalue à peine à un millier.

Venezuela — Marchant bien souvent sur les cadavres des Indiens, 22000 *garimpeiros* y opèrent contrôlant 80% du marché de l'or. Chaque prospecteur fournirait 3 emplois indirects à la population locale. A Ciudad Bolívar, les Brésiliens domineraient 80% du commerce de diamants. Des producteurs de riz brésiliens commencent à s'installer dans ce pays qui multiplie les patrouilles militaires à ses frontières sud...

Guyana — Dix mille *garimpeiros* prospectent dans cette ancienne colonie britannique. En plus du marché de l'or, ils contrôleraient celui des diamants.

Surinam — Environ 2000 chercheurs d'or et de diamants ratissent les eaux du rio Surinam.

Guyane française — Le long des fleuves Régina et Camopi, 10000 Brésiliens cherchent de l'or. 20000 occupent des emplois sous-payés à Cayenne. Les premiers immigrés *brazucas* sont venus dans les années 70 pour construire la base de Kourou. Depuis, l'immigration s'est faite clandestine. A bord de bateaux de fortune *(voadoras)*, des dizaines de crève-la-faim affrontent la haute mer et cap sur Cayenne. Quand ils ne sombrent pas, ils sont arraisonnés par les vedettes de la marine nationale. Reste alors la jungle. Les canidats à l'émigration traversent le rio Oyapock pour se retrouver dans la ville frontalière et française de Saint-Georges, où ils n'ont pas besoin de montrer leur passeport. De là, ils ne leur reste plus quà parcourir, parfois machette au poing, 240 km jusqu'à Cayenne. Seulement 240 km à travers la jungle, une vraie promenade de santé...

Dernière précision ou dernier point de détail: le Front national fait un très bon score dans ce DOM. ■

Hé les mecs, il n'y a pas que la télé le mardi et le jeudi soir. On peut aussi faire un petit tour au gymnase Villon, dans le 14e pour s'entraîner avec Zanc ou Yéti. Sinon, ça sert à quoi qu'ils se décarcassent pour vous proposer un cours de capoeira à prix démocratique. Quinze francs les deux heures et demie... Pô, camará.

Le Brésil déborde de ses frontières

Depuis toujours, le Brésil a été une terre d'immigration, pour les Portugais d'abord, puis pour les miséreux du monde entier, Japonais compris. Depuis les années 80, on assiste au reflux : crise économique oblige, quelque 1,7 million de Brésiliens vivent désormais à l'étranger, beaucoup étant retournés sur la terre de leurs ancêtres européens ou nippons. Plus inquiétant pour les Etats voisins, le Brésil déborde aussi de ses frontières...

Par Yvo CARAIL

Représentant environ 48% de la superficie du continent sud-américain, le Brésil possède 15719 km de frontières communes avec tous les pays de la région sauf l'Equateur et le Chili. Or, contrairement à bien d'autres capitales (Lima, Buenos Aires, Santiago, etc.), Brasília n'affiche aucune revendication territoriale. A la fin du siècle dernier, le Brésil a, par la négociation, réglé ses différends avec la France pour le territoire de l'Amapá et avec la Bolivie pour celui de l'Acre, incorporé à la République sous l'impulsion des seringueiros.

Seulement voilà, aujourd'hui le Brésil a tendance à exporter ses problèmes sociaux et économiques, qui ont poussé quelque 500000 Brésiliens à vivre de l'autre côté des frontières. Pourtant, la situation des émigrés est loin d'être homogène. Certains sont chercheurs d'or, d'autres étudiants, ouvriers ou, enfin, industriels ou grands propriétaires terriens... (A noter que ces deux dernières catégories, dans les régions reculées où ils s'installent, apportent un certain progrès technologique, ce qui atténue les tensions avec les populations locales.)

Remontons les frontières jusqu'à notre Guyane.

Uruguay — Trois mille *fazendeiros* brésiliens possèdent 6% de la superficie de ce pays, qui appartint en son temps à l'empire du Brésil. Ils sont responsables de 60% de la production nationale de riz.

Argentine — Buenos Aires interdit la possession par des étrangers de terres situées dans un périmètre de 50 km en deçà de la frontière. Qu'importe, des centaines de *fazendeiros* se sont installés près du *border line*: la terre y est quatre fois moins chère que dans le sud brésilien. Ils y occupent 35% des terres destinées au riz. Seul inconvénient: ils doivent employer 50% de main-d'œuvre argentine. Une main-d'œuvre qu'ils doivent payer presque deux fois plus que celle venue du Brésil. Les *Brazucas* ne font pas la sieste, eux...

A Buenos Aires, 30000 Brésiliens travaillent: ils sont chauffeurs de taxi, artistes, maçons, employés, voire médecins.

Paraguay — La plus grande colonie... Si 200000 Paraguayens habitent le pays du carnaval, 350000 Brésiliens vivent ou survivent dans la République guarani. Ils constituent déjà 10% de la population nationale. Cependant, il convient de faire la distinction entre les *Brasiguaios* et les Brésiliens «thunés». Les premiers sont des sans-terre chassés dans les années 70 par la mécanisation des cultures du soja et du blé dans l'Etat du Paraná. Les *Brasiguaios* constituent la moitié de l'immigration brésilienne, or... 20% d'entre eux sont apatrides ne disposant d'aucun papier. Beaucoup tentent depuis de rentrer au Brésil. Quant aux *fazendeiros*, heureux de s'être installés dans un pays où l'inflation annuelle n'est que de 18%, ils produisent 90% du soja, 80% du maïs, 60% de la viande au Paraguay. De leur côté, les patrons brésiliens sont responsables de la moitié de la production industrielle du pays!

Bolivie — 200 grands propriétaires terriens vivent sur 1,5 million d'hectares aux alen-

Banque mondiale et éducation :

« Votre misère m'intéresse »

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Malgré les millions engloutis dans l'éducation, le Brésil compte encore 18,9% d'analphabètes et plus de 2 millions d'enfants ne mettront jamais les pieds dans une école. L'incurie de l'administration, la paupérisation des enseignants et la corruption du personnel politique n'expliquent pas tout. Selon Marília Fonseca de l'université de Brasília, la Banque mondiale aurait une énorme part de responsabilité dans cette catastrophe...

Par Serge VOLINE

DISONS-LE tout de go, l'auteur de ces lignes ne partage pas la naïveté consensuelle dont fait preuve la sympathique Marília Fonseca dans son étude de la Banque mondiale. On peut en effet questionner la volonté de l'Etat brésilien à moderniser l'enseignement national. Il produit suffisamment de têtes pensantes comme ça. Et qu'importe le reste du troupeau... Son but n'est pas de faire s'épanouir le bas-peuple. Il est de lui enseigner le B.A.-BA pour qu'il ne soit pas une main-d'œuvre tout à fait disqualifiée. Ces petits points étant mis sur les «i», rendons hommage à l'opinâtre Marília Fonseca qui a mené son enquête au Trésor national brésilien, au ministère de l'Education à Washington et où elle effectua un stage de trois mois à la Banque mondiale pour se familiariser avec son type de comptabilité. Et le résultat de cette investigation est stupéfiant : un *«contrat passé avec la Banque mondiale coûte au Brésil trois fois la valeur initiale»* !

Au Ceará, Etat nordestin pauvre s'il en est, on a testé en portugais et en mathématique des élèves venus de 90 écoles différentes, certaines ayant bénéficié des projets sponsorisées par la BM et d'autres pas. Les tests n'ont démontré aucune différence entre les deux types d'établissement.

La Fondation João Pinheiro de Belo Horizonte a parrainé une étude sur les projets de la Banque mondiale au Brésil. Riche de rien de moins que 12 volumes, elle fait état de la gabegie enregistrée par exemple dans l'Acre, au Mato Grosso ou encore au Roraima... On voit la BM financer l'installation de congélateurs dans des établissements ne bénéficiant même pas de l'électricité. On découvre des préfabriqués tellement bien orientés que les élèves gênés par le soleil sont obligés de s'agglutiner dans quelques mètres carrés pour pouvoir lire sur le tableau noir. Aucun rideau n'a été jamais prévu...

Ainsi, en plus de vingt ans, la Banque mondiale a-t-elle investi au Brésil plus de 100 millions de dollars dans les projets éducationnels. Brasília, elle, en a déboursé 217 et se retrouve auprès de la même Banque mondiale avec une dette de 80 millions de dollars. *«Sans compter*, précise Marília Fonseca dans un interview à *Veja, les intérêts de la dette que nous avons déjà payés. On ne peut pas dire que dépenser 280 millions de dollars pour en recevoir 100 est une bonne affaire.»*

La clé du mystère financier réside dans le fait que le Banque mondiale exige de son débiteur des choses qu'aucune banque privée ne demande. Si vous demandez un million de francs au Crédit lyonnais — est-ce un choix judicieux? —, le petit lion ruiné vous l'accorde ou pas. Si c'est oui, vous avez le pouvoir de dépenser votre prêt. Avec la Banque mondiale, le *deal* est tout autre. Votre argent est déposé sur un compte à Washington, mais, mais, mais... vous ne pouvez pas commencer

à le dépenser sur l'heure. *« Vous devez débourser une parcelle initiale, sur vos propres économies, appelée contrepartie,* explique Marília Fonseca. *C'est seulement à la fin de chaque année, après avoir dépensé votre argent et rendu vos comptes, que la banque libère le montant correspondant aux parcelles déjà dépensées. »* On peut alors difficilement parler d'emprunt. La Banque mondiale ne fait que couvrir ce qui a déjà été dépensé. Mais il existe un autre problème... celui d'une dette qui ne cesse d'enfler dans la mesure où la contrepartie est calculée en dollars alors que vous ne dépensez que dans votre propre monnaie. Et quand le Brésil connaît une inflation d'environ 30%, les dégâts sont plus que visibles. *« Il y eut une année où,* précise Marília Fonseca, *le Brésil a dépensé vingt millions de dollars pour n'en recevoir de la Banque mondiale que... deux. »*

La perfidie de la BM ne s'arrête pas là. Les pays comme le Brésil payent l'argent qui dort, l'argent qui n'a pas encore été englouti dans les projets éducationnels. Or, ceux-ci prennent du temps. Et la BM prélève 0,75% de taux d'engagement par an. *« Ainsi,* analyse Marília Fonseca, *si vous avez une dette de 100 millions de dollars, chaque année elle grimpe de 750000 dollars si vous ne dépensez pas tout l'argent. »* Et les projets sont, au Brésil comme ailleurs, à la merci d'un changement de ministre de l'Education, de président de la République, etc. Le projet peut s'arrêter à chaque instant, à chaque changement de portefeuille. Pendant ce temps-là, l'argent court. Aussi n'est-il pas étonnant que, pour un projet qui a coûté 102 millions de dollars, Brasília ait été obligée de payer quelque 50 millions de taxes et d'intérêts de la dette ! Et contrairement à d'autres projets parrainés par la Banque mondiale, les centres scolaires ne sont pas rentables dans l'immédiat. On peut taxer les utilisateurs d'une autoroute, mais pas des écoliers fils de crève-la-faim.

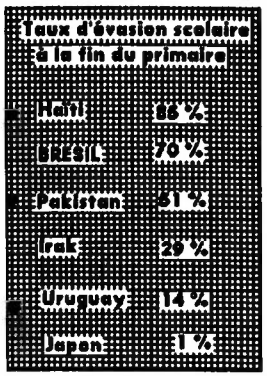
« Il y eut une année où le Brésil a dépensé vingt millions de dollars pour n'en recevoir de la Banque mondiale que... deux. »

Les hommes politiques brésiliens n'ont pas vraiment attendu qu'une universitaire comme Marília Fonseca démont les rouages du fonctionnement inique de la Banque mondiale pour s'attaquer à ce fleuron de la finance internationale et notamment états-unienne. On ne peut pas vraiment accuser d'antiaméricanisme primaire les administrations locales dirigées en leur temps par les futurs ex-présidents de la République Sarney et Collor de Mello. Or ce sont précisément le Maranhão et l'Alagoas qui ont les premiers élevé leur voix contre la Banque mondiale. Mais que faire contre cette pieuvre

Unesco : taux d'analphabétisme parmi les pays «pauvres» et les plus peuplés de la planète.*

PAKISTAN	61,2 %
BANGLADESH	64,7 %
INDE	51,8 %
EGYPTE	51,6 %
NIGERIA	49,3 %
CHINA	26,7 %
INDONESIE	23 %
BRESIL	**18,9 %**
MEXIQUE	12,7 %

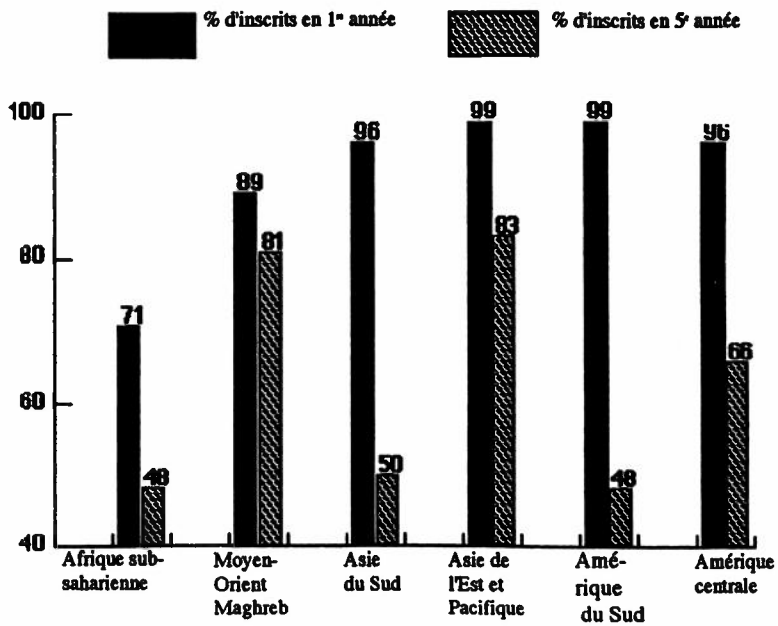
*Ces pays totalisent la moitié de la population mondiale.



qui achète la bienveillance des fonctionnaires brésiliens, qui leur paie des formations à l'étranger, des voyages à travers la planète, qui leur organise des missions préliminaires... Ces dernières ont représenté un temps près de 13% du budget que l'Education nationale brésilienne consacre à l'école primaire ! Souvenons-nous qu'un enseignant au Brésil peut multiplier par x son salaire (misérable) en devenant consultant pour la Banque mondiale.

Quel intérêt a alors celle-ci à financer de tels projets ? Sœur jumelle du Fonds monétaire international, de sinistre mémoire, la BM gagne tout d'abord de l'argent en investissant dans des pays qui peuvent encore payer comme le Brésil. Plus généralement, elle tente de prévenir les explosions sociales et démographiques. Elle sait, par exemple, qu'une femme qui a été à l'école met moins d'enfants au monde. Ainsi essaie-t-elle désespérément d'éloigner le spectre de l'immigration vers le Nord. Et si au passage elle peut encore saigner à blanc certains pays... ■

Nombre d'étudiants par habitant

Amérique du Nord	plus de 50
Europe	de 30 à 40
Japon, Corée, Australie et Nouvelle-Zélande	de 30 à 40
Pays arabes et ex-URSS	de 20 à 30
Amérique latine	de 10 à 20
Asie et Afrique	moins de 10

Soutenue à la Sorbonne, la thèse de doctorat de Marília Fonseca s'intitule : *La Banque mondiale et l'éducation au Brésil* (476 pages).